

QUAND NOS VERS SAIGNENT

Elara Vance



Quand Nos Vers Saignent

Par Elara Vance

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Alexandrin Crucifié	4
Chapitre 2 : La Synesthésie du Sang	8
Chapitre 3 : L'Invitation d'Adriel	13
Chapitre 4 : La Salle des Césures	18
Chapitre 5 : Le Dogme de Malachi Voss	22
Chapitre 6 : Les Murmures de la Reliure	25
Chapitre 7 : La Guerre Lyrique	28
Chapitre 8 : Larmes de Cristal	32
Chapitre 9 : Le Sommeil de l'Encre	36
Chapitre 10 : L'Hôte du Poème	40
Chapitre 11 : La Trahison d'Adriel	44
Chapitre 12 : L'Apocalypse Verbale	48
Chapitre 13 : Le Verbe Absolu	51
Chapitre 14 : Le Sacrifice du Maître	55
Chapitre 15 : Le Point Final	59

Chapitre 1

L'Alexandrin Crucifié

L'hiver à Aristhée ne se contentait pas de mordre la peau, il s'insinuait sous les côtes, une morsure de givre et de silence qui transformait le souffle en une dentelle de vapeur éphémère, tandis que les murs de l'Académie, ce marbre veiné de gris qui semblait transpirer la mélancolie des siècles, exhalaient une odeur de pierre froide et de poussière de temps. Céleste avançait dans les galeries désertes, ses pas étouffés par l'épaisse laine de ses bas, sentant contre son torse le frottement rugueux et rassurant de son pull trop grand, cette maille qui emprisonnait la chaleur de son propre corps comme un secret jalousement gardé contre la bise hurlant derrière les vitraux. Ses doigts, ces longs fuseaux pâles dont les extrémités gardaient la trace indélébile et violacée des encres de la veille, fourmillaient d'une impatience douloureuse, une vibration sourde qui remontait le long de ses avant-bras où les cicatrices-poèmes, légers reliefs de chair durcie, semblaient pulser au rythme de son cœur s'accéléralant. L'air de la Grande Bibliothèque l'accueillit avec sa lourdeur habituelle, un parfum complexe et entêtant de cuir tanné, de cire d'abeille et de vieux papiers dont l'acidité rappelait celle des fruits trop mûrs, une atmosphère si dense qu'elle semblait avoir un goût, une saveur de vanille sèche et de moisissure noble qui tapissait le palais.

Elle cherchait le silence, ce vide fertile où les mots finissent par germer comme des fleurs de serre, mais ce qu'elle trouva dans l'obscurité des rayons fut un silence d'une autre nature, une absence de vibration, un trou noir sonore qui semblait aspirer toute la lumière des rares chandelles mourantes. Au centre de la nef, là où les pupitres de chêne massif se rejoignaient dans une géométrie sévère, Julian Valerius n'était plus seulement un étudiant ou un rival, il était devenu une strophe de chair, un alexandrin de tendons et de derme offert à la voracité de l'ombre. Ses bras, étendus avec une précision chirurgicale, étaient fixés aux hautes étagères de la section de poésie

antique, sa poitrine offerte, ses côtes saillantes sous une peau si blanche qu'elle paraissait faite de cire liquide figée dans une agonie esthétique. Céleste s'approcha, le goût du fer envahissant soudain sa bouche, une amertume métallique qui accompagnait la synesthésie de sa peur ; elle voyait le rouge du sang non pas comme une couleur, mais comme une note basse et vibrante, un bourdonnement sourd qui lui déchirait les tempes.

Ses yeux, habitués à déchiffrer les manuscrits les plus illisibles, parcoururent le corps de Julian avec une fascination qui lui fit horreur, car chaque incision, chaque entaille sur son derme n'était pas une blessure, mais un caractère, une lettre tracée avec une dévotion terrifiante. Le texte courait sur ses flancs, s'enroulait autour de ses cuisses, une ode macabre gravée dans la profondeur de l'épiderme, là où le sang, en séchant, avait pris la texture d'un velours sombre et granuleux. Elle pouvait presque sentir sous ses propres doigts la rugosité des croûtes, l'humidité persistante des pleins et des déliés qui suintaient encore une lymphe claire, semblable à des larmes de papier. La structure était parfaite, douze pieds de douleur par ligne, une césure marquée par l'incision profonde du sternum, une rime riche entre la blessure de l'épaule gauche et celle de la hanche droite, une œuvre totale qui sentait le cuivre, la sueur froide et cette odeur de musc musqué qui s'échappe des corps dont la vie s'est retirée pour laisser place à la poésie pure.

Céleste recula, son dos heurtant le bois froid d'une étagère, et le choc envoya une décharge électrique dans ses vertèbres, tandis que ses mains, cherchant un appui, se crispèrent sur le rebord d'un pupitre. C'est alors qu'elle le sentit. Une sensation de moiteur inhabituelle, une viscosité tiède qui ne ressemblait pas à la sécheresse du bois ou à la froideur de la pierre. Elle baissa les yeux vers ses mains et le monde sembla basculer, le sol de la bibliothèque se dérochant sous ses pieds comme si la réalité elle-même n'était qu'un parchemin que l'on déchire. Ses phalanges étaient maculées d'une encre noire et profonde, un pigment si sombre qu'il semblait dévorer la lumière, une substance grasse qui s'était logée sous ses ongles et dans les plis de ses articulations. Cette encre était fraîche, elle dégageait une odeur de noix de galle et

d'alcool, mêlée à la senteur plus intime, plus organique, de son propre sang qui battait à tout rompre contre ses tempes.

L'effroi monta dans sa gorge comme une remontée acide, car elle se souvenait maintenant, par lambeaux, d'un rêve où elle tenait un stylet d'os, où le contact de la peau de Julian sous sa main était aussi souple que du vélin de haute qualité, où elle cherchait, dans une transe fiévreuse, la ponctuation exacte pour clore le poème. Le noir de l'encre sur ses doigts se mariait aux veines bleutées de ses poignets, créant une carte de ténèbres qui semblait vouloir se propager, remonter le long de ses bras pour rejoindre les cicatrices de son passé. Elle porta ses doigts à ses lèvres, sans même s'en rendre compte, et le goût de l'encre — amère, terreuse, avec une pointe de sel — confirma la réalité de son crime ou de son génie. Julian, dans sa crucifixion lyrique, semblait la regarder à travers ses paupières closes, et Céleste crut entendre, dans le craquement des boiseries et le sifflement du vent contre les vitraux, le murmure de la dernière strophe, celle qu'elle avait tracée alors que la lune était au zénith, transformant la mort d'un homme en une éternité de papier et de sang.

Elle frotta ses mains contre son pull, essayant désespérément d'effacer la preuve, mais la laine ne fit qu'étaler la tache, l'imprégnant plus profondément dans les fibres, comme si le vêtement lui-même voulait garder le souvenir de cette nuit. L'odeur de Julian, ce mélange de jeunesse fauchée et de parchemin humide, collait à ses narines, s'insinuait dans ses poumons, la rendant complice de cette beauté atroce. Elle était l'auteur et l'encre, la plume et la plaie, et dans le silence sacré de la Grande Bibliothèque, le corps de Julian n'était plus un cadavre, mais le premier chapitre d'une œuvre qui exigerait bien plus que des mots pour être achevée. Ses genoux fléchirent, elle se laissa glisser contre le bois, le contact de ses mains tachées sur ses joues laissant de longues traînées d'ombre, tandis que les vers sanglants de Julian semblaient se détacher de sa peau pour flotter dans l'air froid, de petites incises de noirceur qui dansaient devant ses yeux embrumés de larmes. Elle ferma les paupières, mais même là, dans le rouge sombre de son regard intérieur, elle voyait le manuscrit de chair, la pureté de la rime, et le prix exorbitant que son art venait de réclamer au

silence de la nuit.

Chapitre 2

La Synesthésie du Sang

Le givre s'incrétait dans les interstices des boiseries sombres de l'académie comme une lèpre blanche, tandis que l'odeur de la cire froide et de la poussière séculaire flottait dans les couloirs, s'engouffrant dans les poumons de Céleste avec une morsure familière. Elle marchait, ses doigts s'enfonçant dans la laine drue de son pull trop grand, cherchant la chaleur de sa propre peau sous les mailles rugueuses qui irritaient ses poignets. Chaque pas sur les dalles de pierre résonnait comme un battement de cœur sourd dans le silence étouffant de l'aile Est, là où les secrets de l'Aristhée semblaient se condenser en une brume opaque et poisseuse. Dans son esprit, les mots de la nuit précédente ne s'étaient pas éteints ; ils palpitaient, d'un rouge sombre et incandescent, comme des charbons ardents sous la cendre de sa mémoire fragmentée. Elle sentait encore sur la pulpe de ses pouces la texture du derme de Julian, cette souplesse de parchemin vivant qui avait cédé sous la caresse de la plume, et cette sensation lui laissait un goût de cuivre et d'amande amère au fond de la gorge.

Le bureau du Professeur Voss se dressait devant elle, une gueule de chêne massif exhalant un parfum de tabac froid et de cuir tanné, un arôme qui, pour Céleste, avait la couleur d'un brun terreux, presque suffocant. Lorsqu'elle entra, l'air semblait plus dense, chargé de l'électricité statique des vieux volumes et de l'autorité silencieuse de l'homme qui l'attendait. Voss ne leva pas les yeux immédiatement ; il maniait un coupe-papier en argent avec une lenteur méthodique, le métal glissant dans le papier avec un crissement soyeux qui fit frissonner Céleste jusqu'à la moelle. Pour elle, ce son était une ligne d'argent pur traversant un champ de velours noir.

« L'enquête est close, Céleste, murmura-t-il enfin, sa voix étant un froissement de feuilles mortes sur un sol gelé. Un accident de parcours, une exaltation lyrique qui a

mal tourné. La police ne comprendra jamais l'exigence de la métrique organique. »

Céleste sentit une bouffée de chaleur lui monter au visage, non pas de la colère, mais une réaction synesthésique violente aux mensonges de Voss. Les paroles du professeur étaient entourées d'une aura d'un jaune maladif, une teinte de soufre qui piquait ses yeux. Elle fixa ses mains, cachées dans ses manches, là où l'encre de la nuit passée semblait s'être infiltrée sous ses ongles, une tache indélébile qui battait au rythme de son sang. Elle se demanda si Voss savait. S'il avait vu, lui aussi, la perfection de l'alexandrin gravé dans la chair de Julian, cette symétrie atroce qui ne pouvait être l'œuvre d'un seul homme, mais d'une symbiose entre le bourreau et l'outil.

« Julian... il ne s'est pas fait ça seul, articula-t-elle, sa propre voix lui paraissant étrangère, comme si elle sortait d'un puits profond et humide. Les vers... ils brûlent, Monsieur. Je les sens ici. »

Elle pressa sa main contre son plexus, là où la chaleur était la plus insupportable. Ce n'était pas une métaphore ; c'était une inflammation physique. Les mots « Gloire au Néant », qu'elle avait vus tracés sur le torse de son ami, irradiaient une température de fièvre, une incandescence qui semblait vouloir consumer ses propres tissus. Voss se leva, sa silhouette s'étirant contre les rangées de livres comme une ombre dévorante. Il s'approcha d'elle, et Céleste fut envahie par l'odeur de la naphtaline et d'une eau de Cologne citronnée, si acide qu'elle en eut une crampe à l'estomac.

« Le talent est un incendie, Céleste. Parfois, il consume le foyer qui l'abrite. Vous devriez vous concentrer sur votre propre strophe. La page est blanche, et le sang est une encre qui sèche vite. »

Il posa une main sur son épaule. Le contact était sec, dépourvu de toute humanité, comme si sa peau était faite de parchemin fossilisé. Céleste recula imperceptiblement, le cœur tambourinant contre ses côtes, un oiseau affolé dans une cage de soie. Elle quitta la pièce, fuyant l'oppression de ce jaune soufré, pour se réfugier dans le couloir

désert où l'air froid lui fit l'effet d'une douche purificatrice.

Elle se dirigea vers la Grande Bibliothèque, irrésistiblement attirée par le lieu du crime, malgré les cordons de velours qui en interdisaient l'accès. L'odeur y était différente désormais : le parfum de la mort avait été recouvert par celui des détergents agressifs, une odeur de pin chimique qui tentait, en vain, de masquer le relent métallique persistant qui flottait près de l'alcôve où Julian avait expiré. Céleste ferma les yeux, et immédiatement, la vision s'imposa. Ce n'était pas un souvenir visuel, mais une perception tactile et chromatique. Elle revit la scène en teintes de bleu électrique et de pourpre profond. Les mots gravés sur Julian n'étaient plus des lettres, mais des incisions de lumière pure qui pulsaient.

Elle s'approcha de la table de bois où elle s'était effondrée la veille. Elle passa ses doigts sur la surface vernie, sentant les micro-rayures de la plume, les cicatrices du bois. Soudain, une douleur vive lui traversa l'avant-bras. Elle retira sa manche d'un geste brusque. Sur sa peau pâle, là où les veines dessinaient des fleuves d'azur, une nouvelle marque apparaissait. Ce n'était pas une coupure, mais une ecchymose violacée qui prenait lentement la forme d'un caractère antique, une lettre ornée, complexe, qui semblait pousser de l'intérieur de sa chair.

La chaleur devint insoutenable, une brûlure de fer rouge qui la fit gémir. Elle goûta le sel de ses propres larmes tandis qu'elles roulaient sur ses joues pour s'écraser sur le bois sombre. Le mot "Coupable" ne résonnait pas dans ses oreilles, il s'inscrivait dans ses muscles, il contractait ses tendons. Elle se revit, dans cette transe de lune et d'encre, tenant non pas une plume, mais un scalpel de verre, le glissant avec une tendresse infinie dans le derme de Julian pour y déposer le point final qu'il n'avait pas eu la force d'écrire. Le souvenir était fluide, organique, comme du miel noir coulant dans ses veines. Avait-elle seulement corrigé l'œuvre, ou avait-elle provoqué le silence définitif pour que le poème ne soit jamais souillé par une suite médiocre ?

Elle s'appuya contre une étagère, le dos froissant les reliures de cuir qui exhalaient un

parfum de forêt ancienne et de colle d'os. Chaque livre autour d'elle semblait respirer, chaque titre doré sur les tranches était une promesse de douleur partagée. Elle sentit ses forces décliner, sa synesthésie transformant le silence de la bibliothèque en une vibration sourde, un bourdonnement de basse fréquence qui faisait trembler ses dents.

Dans l'ombre d'un rayonnement, elle crut voir une silhouette. Adriel. Il était là, immobile, son visage d'albâtre découpé par la lumière crue d'une fenêtre haute. Son regard d'acier ne reflétait aucune pitié, seulement une curiosité clinique, une attente. Il sentait l'ozone et la pluie, une odeur de tempête imminente qui, pour Céleste, avait le goût d'un métal froid sur la langue.

« Tu as le manuscrit dans le sang, Céleste, dit-il, sa voix étant un glissement de soie sur une lame. On ne peut pas effacer ce qui a été écrit avec une telle ferveur. Voss peut bien étouffer les cris, il ne pourra jamais faire taire le rythme qui bat en toi. »

Il s'approcha, et Céleste sentit le rayonnement de son corps, une chaleur différente de la sienne, une chaleur de prédateur aux aguets. Il prit sa main, celle marquée par la lettre mystérieuse, et ses doigts longs et fins parcoururent l'ecchymose avec une dévotion terrifiante. Céleste ne put réprimer un frisson qui secoua tout son être, une décharge électrique qui transforma la douleur en une sorte d'extase amère. La texture de la peau d'Adriel était d'une douceur de pétale, mais sous cette surface, elle sentait la dureté du marbre.

« Nous sommes les instruments, murmura-t-il contre son oreille, son souffle chaud faisant danser les mèches de cheveux sur la nuque de la jeune fille. Julian n'était que l'amorce. C'est toi, Céleste, qui es le cœur du poème. Et un cœur doit saigner pour que l'encre ne s'assèche jamais. »

Elle ferma les yeux, se laissant envahir par l'odeur de tempête et de cuir d'Adriel, tandis que dans son esprit, les vers de sang de Julian commençaient à se réorganiser, formant une nouvelle strophe, plus sombre, plus exigeante, qui demandait déjà son

tribut de chair et de larmes. Elle sentit une goutte d'encre — ou était-ce du sang ? — perler au bout de son doigt et s'écraser sur le sol de pierre, le son de l'impact résonnant comme un coup de tonnerre dans la cathédrale de livres silencieux. Elle n'était plus seulement une étudiante, elle était devenue le parchemin vivant d'une tragédie qui ne faisait que commencer, et chaque pore de sa peau semblait s'ouvrir pour boire l'obscurité ambiante, l'aspirant avec une soif que seule la destruction de sa propre beauté pourrait un jour éteindre. Ses genoux cédèrent, mais Adriel la soutint, ses bras refermés sur elle comme un étau de velours, et dans le creux de son cou, elle crut entendre non pas un battement de cœur, mais le métronome implacable d'une rime qui exigeait sa conclusion.

Chapitre 3

L'Invitation d'Adriel

L'air de l'Amphithéâtre des Plaintes était une étoffe épaisse, tissée de poussière séculaire et de l'humidité froide qui montait des dalles de pierre, une atmosphère si dense que chaque inspiration de Céleste lui semblait être une gorgée de brouillard chargé de l'amertume des vieux manuscrits et de l'odeur de la pierre qui n'a jamais vu le soleil. Elle sentait le frottement de son pull en laine contre ses bras, une caresse irritante et rassurante à la fois, dissimulant sous ses mailles lâches les stigmates de son obsession, ces lignes de chair boursouflée où l'encre semblait avoir fusionné avec son sang pour raconter une histoire qu'elle-même n'osait pas tout à fait déchiffrer dans la lumière crue du jour. À ses côtés, l'ombre d'Adriel Vane s'étirait sur le sol de l'arène vide, une silhouette découpée avec la précision d'un scalpel dans la pénombre, dégageant cette odeur troublante de cuir tanné, de tabac froid et d'ozone, comme si un orage était perpétuellement emprisonné sous les plis impeccables de son uniforme, prêt à éclater au moindre mot de travers. Ses doigts à elle, encore tachés par l'ébène liquide de sa dernière séance d'écriture nocturne, tremblaient imperceptiblement, cherchant dans le vide la résonance du dernier vers de Julian, cette mélodie macabre qui continuait de vibrer dans ses os comme un diapason maléfique, exigeant une suite, une rime, un sacrifice qu'elle n'était pas certaine de pouvoir offrir sans s'effondrer totalement.

Adriel fit un pas de côté, le son de ses talons sur le granit résonnant comme un couperet, et le silence qui suivit fut plus lourd encore, chargé de la tension électrique qui précède les grandes catastrophes. "Tes vers sont des plaies ouvertes, Céleste," murmura-t-il, et sa voix n'était pas un simple son mais une onde de chaleur qui vint lécher le lobe de son oreille, une vibration si basse qu'elle fit frémir la pulpe de ses doigts et réveilla la douleur sourde dans ses avant-bras. Il se déplaça avec une grâce

prédatrice, l'encerclant sans jamais la toucher, mais elle pouvait sentir la chaleur de son corps irradier à travers l'espace ténu qui les séparait, une promesse de combustion lente qui contrastait avec le froid glacial de la salle. "Tu écris avec la peur de celle qui se noie, avec cette panique qui rend le verbe haché, alors que la véritable poésie, celle qui survit au temps et à la pourriture, exige que l'on apprenne à respirer sous l'eau, à savourer le goût du sel et du limon dans chaque mot que l'on déchire à son propre silence." Il s'arrêta brusquement devant elle, ses yeux d'acier plongeant dans les siens avec une intensité qui lui donna l'impression d'être mise à nu, chaque pore de sa peau exposé à son jugement implacable, tandis que dans son esprit, les mots commençaient à prendre des couleurs de soufre et de violet profond.

Céleste sentit son cœur battre contre ses côtes, un oiseau captif heurtant les barreaux de sa cage de cartilage, et le goût de l'encre remonta dans sa gorge, métallique et âcre, une ponctuation de fer sur sa langue qu'elle tenta d'avalier en vain. Elle voulait répondre, voulait lui jeter à la figure la beauté de son propre tourment, mais sa voix resta prisonnière de ses poumons, étouffée par la présence écrasante d'Adriel. Pour elle, chaque syllabe qu'il prononçait avait la consistance d'un ruban de soie passé sur une plaie vive, une sensation de brûlure douce qui la laissait chancelante. Le mot "beauté", dans la bouche d'Adriel, lui parut avoir la texture d'un velours noir mouillé, tandis que "douleur" résonnait comme le craquement du bois sec sous la hache. Elle ferma les yeux un instant, laissant la synesthésie l'envahir, transformant le discours de son rival en une fresque de sensations tactiles et olfactives qui menaçaient de briser sa fragile contenance.

"Réponds-moi, Céleste," reprit-il, et cette fois il y avait une pointe de défi, une incision volontaire dans son ton. "Dis-moi le premier vers qui te vient, celui qui te hante depuis que tu as vu Julian se transformer en poème vivant, celui qui te gratte l'intérieur du crâne comme un insecte aux pattes d'argent."

Elle ouvrit la bouche, et le premier mot qui s'en échappa fut un souffle, un murmure qui sentait la lavande fanée et la poussière de craie. "Le vide est un écrin où le sang

fait sa couche..." Sa voix s'affermait au fur et à mesure que le vers prenait forme, s'échappant d'elle comme un ruban de sang s'écoulant d'une veine ouverte. "...où chaque rime est un clou que l'on enfonce en soi, pour que le cri devienne une note farouche, et que l'oubli se taise, enfin, sous notre loi." L'effort de l'énonciation lui fit monter les larmes aux yeux, une chaleur humide qui lui brûla les joues, tandis qu'elle sentait la structure de l'alexandrin se refermer sur elle, un corset de fer qui lui broyait les poumons tout en lui donnant une posture de reine tragique.

Adriel sourit, et c'était un spectacle effrayant, une courbe de nacre blanche dans la pénombre qui ne touchait jamais ses yeux froids. "Trop classique, trop sage, mais la matière est là, brute, saignante," dit-il en s'approchant encore, si près qu'elle pouvait sentir le souffle de sa respiration sur son front, une brise tiède qui sentait la menthe et le fer. "Tu as le don de la souffrance, mais il te manque la méthode. Tu te laisses consumer par l'incendie au lieu de diriger la flamme vers ceux qui méritent d'être réduits en cendres." Il tendit une main, et ses doigts longs et fins effleurèrent le poignet de Céleste, juste au-dessus de la bordure de son pull. Le contact fut électrique, une décharge de chaleur qui remonta le long de son bras jusqu'à sa nuque, faisant se dresser les petits cheveux de sa peau. Elle ne recula pas, bien que chaque instinct lui criât de fuir cet homme qui semblait fait de lames de rasoir et de promesses sombres.

"Il existe un endroit, Céleste, loin des regards des professeurs qui se gargarisent de vers morts et de métaphores stériles," poursuivit-il, sa voix devenant un murmure de conspirateur, une caresse de velours sur son esprit tourmenté. "Un cercle où l'on ne se contente pas de lire la poésie, mais où on la vit, où on la respire, où on la grave dans la réalité même. Le Cercle des Mètres ne cherche pas des étudiants, il cherche des instruments, des cordes assez tendues pour ne pas rompre quand la vérité s'en empare." Il pressa légèrement son pouce contre l'intérieur de son poignet, là où le pouls battait la chamade, une pression ferme qui semblait vouloir compter chaque battement, chaque hésitation de son sang. "Julian en faisait partie. Il a atteint la perfection, à sa manière. Il est devenu l'œuvre qu'il a toujours voulu écrire. Ne sens-tu

pas l'appel de cette même perfection, cette soif de devenir enfin quelque chose de plus grand qu'une simple fille qui tache ses doigts avec de l'encre ?"

Céleste sentit un vertige l'envahir, l'amphithéâtre semblant osciller autour d'elle comme le pont d'un navire en pleine tempête. L'invitation d'Adriel n'était pas une simple proposition, c'était une morsure, une marque qu'il apposait sur elle avant même qu'elle n'ait dit oui. Elle imaginait déjà les bougies dont la cire chaude coulerait sur le sol, l'odeur du parchemin neuf mêlée à celle de la sueur et de l'anticipation, le rythme lancinant des scansiones qui feraient vibrer les murs de l'académie. Elle se voyait, entourée de ces ombres lettrées, sacrifiant sa tranquillité sur l'autel d'un verbe absolu, un mot si pur qu'il en serait mortel. La perspective l'effrayait autant qu'elle l'excitait, une dualité de sentiments qui se manifestait physiquement par un frisson qui lui parcourut l'échine, une ondulation de froid et de chaud qui la laissa sans souffle.

"Viens demain soir, à l'heure où les ombres dévorent les derniers reflets de la lune sur la serre abandonnée," dit-il en relâchant sa prise, bien que la sensation de ses doigts restât imprimée sur sa peau comme une brûlure invisible. "Apporte tes doutes, Céleste, apporte ton sang et tes vers les plus amers. Nous verrons si tu es capable de transformer ta douleur en une symphonie ou si tu n'es qu'une rime pauvre dans un poème qui n'en finit pas." Il se détourna, sa cape de laine noire tourbillonnant autour de lui avec un bruissement de plumes froissées, et il s'éloigna vers la sortie de l'amphithéâtre sans se retourner, laissant derrière lui une traînée de son parfum de tempête qui semblait s'accrocher aux vêtements de Céleste, s'infiltrant dans les fibres de sa laine pour ne plus la quitter.

Elle resta seule au centre de l'arène de pierre, les genoux tremblants, écoutant le silence qui retombait comme une chape de plomb. Dans le creux de sa main, elle sentit une humidité poisseuse et, en l'ouvrant, elle vit qu'une petite coupure s'était rouverte sur sa paume, laissant perler une goutte d'un rouge sombre, presque noir. Elle approcha sa main de son visage, humant l'odeur cuivrée de sa propre vie qui

s'échappait, et pour la première fois, elle ne ressentit pas de peur, mais une sorte de reconnaissance. Elle était prête à saigner pour ses vers, prête à se perdre dans le labyrinthe de mots qu'Adriel venait de lui ouvrir, car au fond de son être, la mélodie de Julian continuait de réclamer son tribut, et elle savait qu'elle ne trouverait le repos qu'une fois la dernière strophe écrite, fut-ce avec ses dernières larmes et son dernier souffle. Ses doigts se refermèrent sur la blessure, écrasant le sang contre sa peau, et elle sortit à son tour de l'obscurité, emportant avec elle le goût de l'orage et la promesse d'une destruction magnifique.

Chapitre 4

La Salle des Césures

L'air, en bas, n'avait plus la pureté tranchante des frimas de la surface ; il s'épaississait, devenait une étoffe pesante, saturée d'une humidité qui goûtait le sel et la terre remuée, une buée tiède qui collait aux tempes de Céleste comme une main fiévreuse. Chaque marche de l'escalier dérobé semblait s'enfoncer plus profondément dans l'œsophage de l'Académie, une descente rythmée par le battement sourd de son propre sang qui cognait contre ses tympanes, un métronome charnel répondant à l'appel de l'obscurité. Elle glissa sa main le long de la paroi, sentant sous ses doigts la pierre suintante, couverte d'un lichen poisseux qui exhalait une odeur de caveau et de musc ancien, une texture presque organique qui lui donnait l'illusion de caresser la peau d'une bête endormie. À mesure qu'elle descendait, le silence de la Grande Bibliothèque s'effaçait, remplacé par un bourdonnement sourd, une vibration basse qui faisait frémir les cartilages de sa poitrine, un murmure de voix indistinctes entremêlées de gémissements étouffés, semblables au froissement de la soie que l'on déchire.

Lorsqu'elle atteignit enfin le dernier palier, la Salle des Césures s'ouvrit devant elle, vaste et circulaire, baignée dans une lueur ambrée et vacillante qui semblait émaner des murs eux-mêmes, où des milliers de bougies de suif se consumaient en pleurant des larmes de graisse jaune. L'odeur la frappa de plein fouet, un mélange écœurant et pourtant fascinant de cuivre chaud, de cire d'abeille brûlée et de cette effluve âcre de l'encre de Chine que l'on aurait mélangée à de la bile. Au centre de la pièce, disposés en un cercle parfait, des étudiants étaient agenouillés sur le sol de marbre veiné de rouge, leurs corps oscillant doucement dans une transe collective, leurs respirations s'accordant sur une cadence invisible, une scansion pulmonaire qui emplissait l'espace d'une présence presque palpable. Ils ne tenaient pas de plumes, mais des stylets d'os

finement taillés, des pointes d'ivoire qui luisaient sous la lumière incertaine, et Céleste sentit un frisson parcourir sa colonne vertébrale lorsqu'elle comprit que le papier n'était pas l'objet de leur attention.

Elle s'approcha, ses pas étouffés par la lourdeur de l'atmosphère, et ses yeux se posèrent sur le dos nu d'une jeune femme dont la peau, d'un blanc de lait caillé, était déjà labourée par des sillons d'un rouge vif. Le stylet ne griffait pas la surface, il s'enfonçait avec une précision chirurgicale, incisant le derme pour en extraire la substance même du poème, une exsudation de lymphes et de sang que l'étudiante recueillait avec une piété terrifiante. Céleste vit la chair s'ouvrir, entendit le petit bruit humide de la pointe déchirant les fibres, et le goût de l'encre lui monta aux lèvres, une amertume métallique qui lui fit monter les larmes aux yeux. C'était la "Césure", ce moment de rupture où le mot cessait d'être une idée pour devenir une plaie, où le vers s'incarnait dans la souffrance de la fibre nerveuse. Elle voyait les rimes se dessiner en relief, les alexandrins se boursoufler sous l'effet de l'inflammation, créant une calligraphie vivante, une poésie de relief et de douleur qui palpait au rythme des cœurs.

Le silence fut rompu par un soupir long, un râle de plaisir et de supplice mêlés, et Céleste tourna la tête pour voir Adriel, debout dans l'ombre d'un pilier, observant le rituel avec une distance souveraine, ses mains gantées de cuir noir croisées derrière son dos. Ses yeux d'acier reflétaient la danse des flammes, et dans son regard, elle lut une satisfaction glaciale qui lui glaça le sang. Il ne la regarda pas, mais sa voix s'éleva, basse, veloutée, comme le glissement d'une lame sur du velours, s'insinuant dans l'esprit de Céleste pour y déposer des images d'une beauté atroce. "Le langage est une prison de verre, Céleste," murmura-t-il, "et nous ne pouvons l'habiter qu'en brisant les parois de notre propre chair pour laisser passer la lumière du Verbe." Elle sentit son odeur, un parfum de santal et de tabac froid, une fragrance élégante qui masquait à peine la puanteur de la boucherie lyrique qui se déroulait sous ses yeux.

Elle s'avança vers une table de pierre située au fond de la salle, là où les "œuvres"

achevées étaient exposées, des lambeaux de parchemin humain tendus sur des cadres de bois, séchant lentement dans l'air saturé de sel. Elle passa ses doigts tremblants sur l'un d'eux, sentant la rugosité des croûtes, la chaleur résiduelle de la vie qui s'était retirée, et la synesthésie la submergea. Le poème n'était plus un texte, c'était une décharge électrique, un froid polaire qui lui brûla la pulpe du doigt ; elle entendit le cri de celui qui l'avait écrit, un hurlement de désespoir transformé en une métrique impeccable. C'est alors qu'elle le vit, sur un présentoir central, un fragment de peau plus large que les autres, d'une finesse de parchemin de soie, où les mots étaient gravés avec une régularité qui défiait la raison.

C'était l'écriture de Julian. Mais ce n'était pas un poème complet. C'était un schéma, une esquisse anatomique de la douleur où chaque nerf, chaque muscle était annoté de notations marginales, de corrections à l'encre noire qui semblaient avoir été ajoutées après sa mort. Le derme de Julian, ce chef-d'œuvre de crucifié qu'elle avait vu dans la bibliothèque, n'était pas une fin en soi. Ce n'était que le brouillon, l'étude préliminaire d'une architecture bien plus vaste, d'un projet qui visait à transformer l'Académie tout entière en un poème total, un organisme vivant dont chaque pierre serait un vers et chaque étudiant, une ponctuation. Elle reconnut ses propres corrections dans les marges, ces strophes qu'elle avait ajoutées dans sa transe, et la réalité la frappa avec la violence d'une lame de fond. Elle n'avait pas seulement corrigé le texte de Julian, elle avait validé la structure de son sacrifice, elle avait été le stylet qui avait fermé la boucle de son agonie.

Le dégoût et la fascination se battirent dans sa poitrine, créant un tumulte qui lui donna le vertige. Elle porta sa main à sa paume, là où la coupure s'était rouverte, et sentit le liquide chaud couler entre ses doigts, une sensation de douceur liquide qui contrastait avec l'horreur de sa découverte. Le sang était sucré sur sa langue lorsqu'elle en goûta une goutte par réflexe, une saveur de grenade mûre et de poussière d'étoile. Elle comprit alors que Julian n'était que le premier jet, une tentative maladroite de capturer le "Néant" avant que celui-ci ne les dévore tous. Les autres étudiants, avec leurs stylets d'os et leurs dos labourés, n'étaient que des

copistes, des artisans s'exerçant sur les marges d'un livre qui exigeait un sacrifice bien plus grand.

Elle leva les yeux vers Adriel, qui s'était rapproché d'elle sans bruit. Il était si près qu'elle pouvait sentir la chaleur de son corps, une aura de prédateur qui l'enveloppait. Il tendit une main, et du bout de son doigt ganté, il suivit la ligne de la mâchoire de Céleste, un geste d'une tendresse infinie et d'une cruauté absolue. "Tu ressens le poids de l'encre, n'est-ce pas ?" dit-il, sa voix vibrant contre son oreille. "Julian était une belle promesse, un rythme qui s'est brisé trop tôt. Mais toi, Céleste, tu es la rime riche que nous attendions, celle qui donnera un sens à ce massacre."

Elle ferma les yeux, se laissant envahir par l'odeur du sang et de la cire, par cette chaleur moite qui semblait vouloir l'absorber. Dans l'obscurité de ses paupières, elle voyait les vers saigner, les mots se transformer en veines, les virgules en cicatrices. Elle n'était plus une étudiante, elle était le réceptacle d'une œuvre qui la dépassait, une page blanche qui ne demandait qu'à être déchirée pour que la beauté puisse enfin hurler. La Salle des Césures n'était pas un lieu de supplice, c'était le berceau d'une nouvelle langue, une langue de chair et de cris, et elle savait, avec une certitude qui lui brisait le cœur, qu'elle ne remonterait jamais tout à fait à la surface. La morsure de l'encre était désormais dans son âme, une blessure qui ne cicatriserait jamais, une promesse de destruction magnifique gravée dans le silence de ses propres battements.

Chapitre 5

Le Dogme de Malachi Voss

L'air de l'amphithéâtre de chêne sombre était saturé d'une odeur de poussière de papier séculaire, de cire d'abeille rance et de ce parfum métallique, presque imperceptible, qui flotte dans les lieux où l'on a trop longtemps retenu son souffle. Au centre de ce puits de bois poli, le professeur Malachi Voss se tenait debout, une silhouette de cendre et d'ébène dont la seule présence semblait aspirer la lumière des vitraux encrassés par l'hiver. Ses mains, longues et noueuses comme des racines de buis, reposaient sur le pupitre de cuir craquelé, et Céleste, depuis son banc inconfortable, croyait entendre le frottement soyeux de sa peau contre la reliure, un son de parchemin qui s'éveille, une caresse qui précède l'incision.

La voix de Voss s'éleva, non pas comme une déclamation, mais comme un murmure de fumée qui venait s'enrouler autour des nuques, une vibration basse qui faisait résonner la cage thoracique de Céleste. Il parla de la beauté qui ne naît jamais de l'harmonie, mais de la rupture, du moment précis où la plume cesse de glisser pour commencer à gratter, à mordre, à chercher la sève sous l'écorce. Il disait que l'art était une hémorragie consentie, que chaque alexandrin parfait était une plaie refermée trop vite, et que pour écrire une ligne qui survive à l'oubli, il fallait accepter de s'évider, de laisser ses propres fluides colorer le papier jusqu'à ce que la page devienne une membrane vivante, palpitante.

Céleste sentait ses propres doigts, tachés d'une encre qui semblait ne jamais vouloir sécher, s'agiter nerveusement contre la laine rugueuse de son pull. Elle percevait l'humidité de ses paumes, le goût de sel et de peur qui lui montait à la gorge, tandis que le regard de Voss, deux pupilles d'un noir d'encre de Chine, se posait enfin sur elle. Ce n'était pas un regard de professeur, c'était une pesée, une palpation invisible

qui parcourait l'arête de son nez, la courbe de son cou, s'arrêtant sur ses avant-bras cachés où les cicatrices-poèmes semblaient soudain brûler d'une chaleur nouvelle. Il savait. Il savait que dans le silence de la Grande Bibliothèque, ses mains avaient prolongé l'agonie lyrique de Julian, que ses doigts avaient tracé les derniers jambages dans la chair encore tiède, cherchant la rime parfaite dans le relief des muscles tranchés.

L'atmosphère dans la salle changea, devenant lourde d'une électricité poisseuse, une tension qui ne venait plus seulement du maître, mais des élèves eux-mêmes. Céleste tourna légèrement la tête et vit Adriel Vane, assis deux rangs plus bas, dont la nuque raide exhalait une odeur de santal et de sueur froide. Il ne regardait plus le tableau noir, il fixait la main de sa voisine, une jeune fille aux cheveux de lin, avec une intensité de prédateur, ses yeux dévorant la peau translucide de son poignet comme s'il y cherchait déjà la ponctuation d'un futur sonnet. Autour d'eux, les étudiants ne se considéraient plus comme des compagnons de chambrée ou des amis de l'esprit, mais comme des ressources, des carrières de marbre vivant dont il fallait extraire le sens à coups de burin.

Le dogme de Voss s'insinuait dans les veines, transformant la camaraderie en une convoitise charnelle et macabre ; on ne lisait plus les écrits des autres, on humait leur vulnérabilité, on évaluait la profondeur de leur mélancolie pour savoir quel volume de sang elle pourrait produire. Voss continua, sa voix devenant plus caressante, presque amoureuse, décrivant la nécessité de sacrifier l'éphémère pour l'éternel, le corps pour le verbe, la respiration pour la strophe. Il s'approcha du bord de l'estrade, ses mouvements fluides rappelant ceux d'un grand fauve dans une cage de velours, et Céleste sentit le souffle de ses paroles, une odeur de tabac froid et de menthe poivrée, venir mourir sur son visage.

« Certains d'entre vous, » commença-t-il en ancrant son regard dans celui de Céleste avec une insistance qui lui fit monter les larmes aux yeux, « pensent que le talent est un don, une grâce qui descend sur les épaules de celui qui attend. Ils se trompent. Le

talent est une effraction. C'est l'acte de s'ouvrir le ventre pour y chercher la perle, de plonger ses mains dans le rouge pour en ressortir l'or. Mlle Hallow, ne trouvez-vous pas que la douleur a un grain particulier ? Qu'elle offre une résistance plus noble que la simple imagination ? »

Le silence qui suivit fut si dense qu'elle crut entendre le sang battre dans ses tempes, un tambour sourd, organique, qui rythmait sa détresse. Elle ne pouvait pas répondre, sa langue semblait collée à son palais par un goût d'amertume et de cuivre, mais elle soutint son regard, sentant la sueur perler entre ses omoplates. Elle revit la peau de Julian, cette toile de derme blanc transformée en manuscrit, et elle comprit que Voss ne lui demandait pas une analyse littéraire, il lui demandait de reconnaître sa complicité dans ce grand œuvre de destruction.

Autour d'elle, les autres étudiants s'étaient mis à écrire, non plus avec la plume, mais avec une ferveur qui ressemblait à de l'automutilation, les pointes de métal griffant le papier avec une violence sourde. L'un d'eux, un garçon au teint de cire, pressait si fort son stylet que son ongle s'était fendu, laissant une goutte de rubis perler sur le bois de son bureau, et il ne s'arrêtait pas, il semblait puiser dans cette petite blessure l'inspiration d'une métaphore qu'il n'avait jamais osé toucher auparavant.

Céleste se sentit soudainement nue, exposée sous la lumière crue de ce savoir interdit. Voss sourit, un mouvement de lèvres si fin qu'il ressemblait à une cicatrice qui se rouvre, et il se détourna, laissant derrière lui une traînée de chaleur sombre. La séance n'était pas terminée, mais elle savait que le pacte était scellé. Ils n'étaient plus des poètes, ils étaient des bouchers de l'âme, des sculpteurs de cris, et la beauté qu'ils allaient engendrer dans les couloirs de l'Académie d'Aristhée n'aurait plus rien de divin ; elle serait une chose de chair, de fibres et de larmes, une symphonie de vers qui saignent. Elle ramassa son sac, sentant le poids des livres comme s'ils étaient remplis de pierres, et sortit de l'amphithéâtre alors que le parfum de Voss, cette promesse de néant et de gloire, continuait de lui brûler les poumons à chaque inspiration, l'enchaînant à jamais à la danse cruelle des mots qui tuent.

Chapitre 6

Les Murmures de la Reliure

L'obscurité dans la Bibliothèque des Murmures n'était jamais tout à fait noire, elle possédait la densité d'un velours usé, une texture de suie et de poussière d'étoiles qui se déposait sur la peau de Céleste comme une caresse indésirable. L'air y était saturé par l'odeur entêtante du vieux papier en décomposition, un parfum de vanille rance, de colle de peau de lapin et de cèdre humide qui semblait s'insinuer jusque dans ses alvéoles, lui donnant l'impression de respirer l'histoire même de la douleur humaine. Chaque pas qu'elle posait sur les dalles de schiste froid résonnait moins qu'il ne vibrerait dans ses chevilles, un écho sourd, un battement de cœur souterrain qui répondait à la cadence erratique de sa propre poitrine. Ses doigts, tachés d'une encre violette qui refusait de s'effacer malgré ses frictions obsessionnelles sous l'eau glacée, frôlaient les tranches des ouvrages, sentant les grains variés des cuirs, la rugosité du chagrin, la douceur obscène du vélin qui rappelait la courbure d'une nuque. Elle cherchait sans savoir ce qu'elle cherchait, guidée par une faim qui n'avait rien de gastrique, une érosion interne qui lui rongerait l'œsophage chaque fois qu'elle fermait les yeux et revoyait les membres de Julian, cette géométrie de chair offerte au silence de la Grande Bibliothèque.

Elle s'enfonça plus loin, là où les rayonnages se resserraient comme les côtes d'un géant pétrifié, là où les murmures n'étaient plus des illusions auditives mais de véritables frôlements contre ses tympanes, des souffles tièdes qui portaient le goût du fer et de l'oubli. Ses phalanges rencontrèrent soudain une reliure dont la température différait de toutes les autres ; ce n'était pas le froid minéral du dehors ni la tiédeur de la pièce, mais une chaleur fiévreuse, une pulsation organique qui fit tressaillir ses nerfs. Le livre n'avait pas de titre sur le dos, seulement une texture qui évoquait la peau de tambour, un derme tendu à l'extrême, prêt à rompre sous la pression d'une

pensée trop lourde. Lorsqu'elle glissa ses doigts dans l'interstice pour l'extraire, une sensation de viscosité chaude l'enveloppa, et elle retira sa main dans un sursaut, découvrant avec une horreur fascinée que ses jointures étaient maculées d'un liquide sombre, rubis, qui dégageait une odeur métallique de sang frais mêlée à l'amertume du fiel.

Le livre ne se contentait pas d'exister, il suintait, il pleurait une sève humaine par ses coutures, et Céleste, le cœur frappé par une foudre sourde, l'ouvrit avec la révérence d'une communiant devant une relique interdite. Les pages n'étaient pas de papier, mais d'une fibre si fine et si translucide qu'elle y voyait, par transparence, le réseau de ses propres veines bleutées se confondre avec l'écriture manuscrite. C'était l'écriture de Julian, nerveuse, anguleuse, chaque lettre étant une incision dans la matière, chaque jambage une cicatrice qui semblait encore vouloir se refermer. L'odeur de Julian s'échappa du livre comme un fantôme libéré, un mélange de tabac froid, de savon à la lavande et de cette sueur de terreur qu'il dégageait lors de leurs dernières joutes oratoires, une fragrance si vivante que Céleste crut sentir le souffle du garçon contre sa propre joue. Elle goûta l'air, et le sel de ses propres larmes, mêlé au goût de cuivre qui flottait dans l'atmosphère, lui laissa sur la langue une amertume de cendre.

Son regard se fixa sur un passage souligné par une trace de pouce sanglante, des mots qui ne se lisaient pas seulement mais qui résonnaient dans ses os comme des percussions de guerre. Julian y parlait du Verbe Absolu, non pas comme d'une métaphore littéraire, mais comme d'une fréquence physique, une vibration capable de défaire la maille de la réalité, de recoudre ce qui a été déchiré par la mort. "Pour que le vers ne soit plus une trace," écrivait-il d'une plume qui avait dû trembler, "il doit devenir l'organe lui-même. Le Verbe Absolu n'est pas dit, il est sécrété. Il est le point de suture entre le cri et le silence, la seule grammaire capable de briser le sceau de la mortalité." Céleste sentit une chaleur monter en elle, une fièvre qui partait de son ventre pour irradier jusqu'à la racine de ses cheveux, alors que les mots de Julian commençaient à se mouvoir sur la page, se tordant comme des vers de terre sous une pluie d'encre.

Elle caressa la page, et le sang du livre imprégna les pores de sa peau, une transfusion de savoir et de souffrance qui lui fit monter un gémissement à la gorge. Elle voyait maintenant, derrière ses paupières closes, la structure de ce Verbe, une architecture de lumière noire, de muscles tendus et de voyelles qui avaient le poids du plomb. C'était une promesse de résurrection et de damnation, une beauté si absolue qu'elle en devenait insupportable, une symphonie de textures où le doux devenait tranchant et où le chaud se faisait brûlure. Elle comprit alors que Julian n'avait pas été victime d'un meurtre ordinaire, mais qu'il avait tenté de s'incarner dans sa propre œuvre, de devenir la rime riche de son propre trépas. Son propre cœur, dans sa cage thoracique étroite, semblait vouloir imiter la scansion de ce Verbe, frappant contre ses côtes avec une violence qui lui donnait le vertige, l'obligeant à s'appuyer contre l'étagère de bois vermoulu qui grinça sous son poids.

L'obscurité de la bibliothèque parut se densifier autour d'elle, les ombres s'étirant comme des doigts d'encre cherchant à caresser ses chevilles, tandis que le murmure des livres s'intensifiait, devenant un chœur de râles et de soupirs érotiques. Elle n'était plus seule ; elle habitait le journal de Julian, elle devenait la ponctuation de ses angoisses, le point final de ses désirs inachevés. La sensation du sang séchant sur ses doigts était celle d'une seconde peau, une croûte protectrice qui la liait à jamais à ce savoir interdit. Elle se demanda, dans un souffle qui emporta une partie de son âme, si la morsure de ce Verbe serait assez profonde pour la ramener à lui, ou si elle finirait simplement par se dissoudre dans l'encre, une simple métaphore oubliée dans les replis d'une reliure qui ne finit jamais de saigner. Elle referma le livre, mais le liquide continua de perler entre ses doigts, une coulée tiède qui traçait sur son poignet le chemin d'une veine, une route de pourpre vers l'indicible, tandis que dans le silence de la nef, le Verbe Absolu commençait à battre en elle, un parasite de pureté et de douleur, prêt à dévorer la moindre de ses respirations pour se faire chair.

Chapitre 7

La Guerre Lyrique

L'air du Grand Amphithéâtre pesait sur les épaules de Céleste comme une chape de velours humide, saturée de l'odeur entêtante de la cire d'abeille centenaire et du parfum âcre de l'encre ferrugineuse qui semblait s'évaporer des pores mêmes des murs de pierre. Sous le dôme immense où les ombres des colonnes s'étiraient comme des doigts de géants, le silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence physique, une membrane vibrante qui attendait d'être déchirée par le premier souffle. Céleste sentait le battement sourd de son propre cœur contre ses côtes, un rythme irrégulier qui résonnait jusque dans la pulpe de ses doigts tachés, là où le souvenir du sang de Julian pulsait encore comme une brûlure fantôme. Adriel Vane s'avança vers le pupitre d'ébène avec la grâce prédatrice d'un félin de nacre, sa silhouette d'obsidienne tranchant la pénombre tandis que le froissement de son manteau de laine fine produisait un son sec, presque minéral.

Lorsqu'il ouvrit la bouche, ce ne fut pas une voix qui s'éleva, mais une onde de choc sensorielle, un murmure de givre et de métal qui semblait glisser sur la peau des étudiants comme une lame de rasoir tiède. Les premiers mots d'Adriel avaient le goût amer de l'amande sauvage et la texture du verre pilé ; ils flottaient dans l'air, visibles presque, formant des volutes de fumée noire qui s'insinuaient sous les paupières et dans les narines de l'assistance. Céleste vit, avec une horreur fascinée, le premier vers se matérialiser sur le corps de l'étudiant assis au premier rang : une fine ligne rouge apparut soudainement sur sa joue, un trait parfait, une ponctuation de chair qui s'ouvrait sans bruit pour laisser perler une goutte de rubis. C'était une métaphore devenue incision, une rime dont la chute était une véritable chute de sang, et l'amphithéâtre se remplit d'un coup du soupir collectif de la douleur transformée en extase.

Les strophes d'Adriel s'enchaînaient, plus denses, plus lourdes, chargées d'une humidité malsaine qui faisait coller les chemises aux bustes frissonnants. Chaque adjectif qu'il prononçait avec une précision chirurgicale provoquait de nouvelles lacérations sur les bras et les cous de ses adversaires silencieux, des coupures qui sentaient le soufre et le sel, tandis que l'air se saturait d'une chaleur moite, presque fécale, celle de la vie qui s'échappe par les pores. Le Cercle des Mètres, assis dans les hauteurs, observait la scène avec une impassibilité de marbre, leurs visages n'étant que des masques de cire dans la lueur des bougies dont la flamme vacillait au rythme de la déclamation meurtrière. Céleste sentit le Verbe Absolu s'agiter dans ses propres entrailles, un parasite de lumière et de fiel qui réclamait son dû, une démangeaison insupportable qui partait de ses poignets pour remonter jusqu'à sa gorge.

Elle ne pouvait plus supporter la caresse venimeuse des mots d'Adriel, cette sensation de soie déchirée qui commençait à entamer la peau tendre de ses propres tempes. Elle se leva, et le mouvement fit glisser les manches de son pull en laine trop large, révélant les stigmates qu'elle portait comme des versets secrets. Ses cicatrices n'étaient pas de simples marques de guérison, mais des sillons d'écriture ancienne, des reliefs de chair qui semblaient boire la lumière ambiante pour la transformer en une incandescence bleutée. Elle prit la parole, et sa voix n'était plus la sienne ; c'était un grondement de terre mouillée, un souffle de forêt après l'orage, une mélodie qui portait en elle l'odeur de la mousse et la fraîcheur de l'humus.

À l'instant où elle prononça son premier vers, le temps sembla se dilater, se liquéfier dans une transe où seule la sensation de ses propres cicatrices existait encore. Elle sentait chaque lettre se détacher de son derme, chaque virgule se soulever comme une écaille d'argent pour aller contrer les lames invisibles d'Adriel. Là où ses mots à lui cherchaient à rompre la chair, les poèmes de Céleste se comportaient comme des pansements organiques, des onguents de sons qui venaient refermer les plaies ouvertes, laissant derrière eux une trace de lavande et d'ozone. Le duel n'était plus une simple joute, mais une collision de textures : le tranchant du métal d'Adriel se brisant

contre la souplesse de l'écorce de Céleste, le froid de l'hiver se heurtant à la chaleur fiévreuse d'un corps qui refuse de mourir.

Elle avançait dans l'allée centrale, ses pieds nus sur la pierre froide dont elle percevait chaque aspérité, chaque grain de poussière comme une note de musique. Ses bras, maintenant entièrement dénudés, irradiaient une chaleur qui faisait fondre le givre sur les pupitres voisins, et l'encre qui tachait ses doigts commença à couler, non pas vers le sol, mais vers le haut, en spirales éthérées qui venaient s'enrouler autour du cou d'Adriel. Il chancela, sa voix se brisant sur une consonne trop dure, et pour la première fois, Céleste vit l'acier de son regard se troubler, devenir liquide comme du mercure exposé à une trop forte chaleur. Elle sentait le goût du triomphe dans sa bouche, une saveur de miel sauvage mêlée à la sueur de l'effort, un mélange enivrant qui lui faisait monter les larmes aux yeux.

Chaque syllabe qu'elle arrachait à ses propres souvenirs était une offrande de douleur pure, une transformation de son traumatisme en une force protectrice qui enveloppait désormais l'amphithéâtre tout entier. Elle n'était plus une étudiante, elle était le livre lui-même, la reliure humaine de toutes les souffrances de l'Académie, et son sang, qui perla enfin d'une cicatrice rouverte sur son avant-bras, n'était pas un signe de faiblesse mais le sceau de son autorité. La goutte tomba sur le sol de pierre avec un tintement de cloche d'argent, et le silence qui suivit fut si dense qu'on aurait pu y tailler des statues. Adriel resta muet, sa gorge palpitant sous l'étreinte des vapeurs d'encre, tandis que Céleste, épuisée mais habitée par une clarté nouvelle, sentait le Verbe Absolu s'apaiser en elle, se rendormir comme un prédateur repu dans la moiteur de son sang redevenu calme.

Elle regarda ses mains, dont la peau semblait maintenant plus fine, presque transparente, laissant voir le réseau complexe de ses veines qui dessinaient, sous la surface, le brouillon d'un nouveau poème encore à naître. L'odeur de la poussière et de la cire était revenue, mais elle était désormais mêlée à celle, indélébile et douce, de sa propre identité révélée, un parfum de papier frais et de vie obstinée qui flottait

encore longtemps après que le dernier écho de sa voix s'était éteint dans les voûtes sombres. Elle referma ses mains sur le vide, sentant la texture rugueuse de l'air contre ses paumes, et dans le regard terrifié du Cercle, elle lut qu'elle n'était plus la victime de leurs vers, mais celle qui allait désormais écrire la fin de leur histoire avec le pigment de ses propres blessures. Elle se sentait lourde d'une paix cruelle, une sensation de plénitude organique qui l'enveloppait comme une seconde peau, alors que l'obscurité de l'amphithéâtre commençait à se refermer sur elle, la laissant seule avec le rythme cardiaque de l'encre qui ne cessait jamais de couler dans les veines du monde.

Chapitre 8

Larmes de Cristal

Le bois de la porte d'Adriel était d'un chêne si sombre qu'il semblait avoir absorbé toute la lumière des couloirs d'Aristhée, une surface froide et imperméable qui résistait à la pulpe de mes doigts tandis que je la frôlais, sentant sous ma peau les rainures millimétrées de la marqueterie. L'air ici n'était plus celui, poussiéreux et sec, de la Grande Bibliothèque, mais une vapeur plus dense, chargée d'une odeur de cire d'abeille ancienne, de papier glacé et de ce parfum de santal métallique qui collait à la peau d'Adriel comme une seconde identité, une fragrance qui vous prenait à la gorge non par sa force, mais par sa précision chirurgicale. Mes pas s'enfonçaient dans l'épais tapis de laine cramoisie qui étouffait le moindre de mes battements de cœur, et dans ce silence ouaté, je pouvais entendre le sang cogner contre mes tempes, un rythme sourd et irrégulier qui répondait à l'angoisse nichée dans le creux de mon estomac. La serrure céda sans un cri, un simple glissement de métal contre métal, d'une fluidité presque indécente, et je me glissai dans l'antre de celui qui dominait nos alexandrins d'un regard d'acier, laissant derrière moi l'ombre des corridors pour une obscurité plus complexe, plus habitée.

La pièce respirait avec une régularité de métronome, une chaleur sèche qui s'échappait des braises mourantes dans l'âtre, projetant des reflets de cuivre sur les reliures en cuir de Russie qui tapissaient les murs jusqu'au plafond. Je m'avançai, les mains tremblantes dissimulées dans les manches trop longues de mon pull dont la laine rugueuse irritait les cicatrices encore fraîches de mes avant-bras, ces vers gravés dans ma propre chair qui semblaient pulser à l'unisson avec l'atmosphère chargée de la chambre. Mes yeux s'habituaient à la pénombre et je vis, posé sur un guéridon d'ébène, un buvard d'un blanc immaculé sur lequel une plume d'argent reposait, une goutte d'encre encore suspendue à sa pointe comme une larme noire refusant de

tomber, exhalant une odeur de fer et de fiel qui me fit monter une amertume de cuivre au fond de la gorge. Tout dans ce lieu transpirait l'ordre, une volonté farouche de discipliner le chaos de la création, mais sous la surface de ce luxe aristocratique, je percevais une faille, un vide organique que l'opulence ne parvenait pas tout à fait à combler.

C'est alors que je le vis, niché dans un renforcement derrière un rideau de velours lourd comme une paupière fatiguée, un cabinet de curiosités aux vitrines de cristal dont l'éclat froid semblait attirer la moindre particule de clarté lunaire filtrant à travers les hautes fenêtres. Je m'en approchai, le souffle court, sentant une fraîcheur soudaine me lécher le visage, une odeur saline et âcre qui contrastait violemment avec le parfum de santal de la pièce. Sur les étagères de verre, des centaines de minuscules flacons de cristal étaient alignés avec une rigueur maniaque, chacun portant une étiquette calligraphiée d'une main fine et impitoyable : *Éléonore, hiver 2021 ; Julian, veille de la Passion ; Marc-Antoine, après l'élégie des morts.* À l'intérieur de ces fioles, des liquides d'une clarté troublante, certains visqueux comme du miel de montagne, d'autres fluides et pâles comme de l'eau de pluie, mais tous semblaient animés d'une vibration interne, une résonance qui faisait tressaillir le verre.

Je tendis une main hésitante vers l'un d'eux, celui qui portait le nom de Julian, et au moment où mes doigts rencontrèrent la surface glacée du flacon, un frisson électrique remonta le long de mon bras, une décharge de pure tristesse qui me fit chanceler. Ce n'était pas de l'eau, c'était du sel, de la douleur pure distillée, le concentré de l'âme d'un poète que l'on avait pressé jusqu'à ce que la dernière goutte de sa sensibilité s'écoule par ses conduits lacrymaux. Je portai la fiole à mes narines après avoir soulevé le bouchon d'argent, et l'odeur qui s'en échappa était celle de la terre humide, des fleurs fanées sur un cercueil et de l'encre qui sèche sur une joue brûlante ; c'était l'essence même de l'inspiration que Julian ne possédait plus lorsqu'il était mort, car elle lui avait été dérobée goutte après goutte, sanglot après sanglot.

Je compris alors, avec une horreur qui se propagea dans mes veines comme un poison

tiède, que la perfection de l'écriture d'Adriel, cette précision qui nous humiliait tous, n'était qu'un vol, une collection de trophées liquides arrachés à la détresse de ses rivaux. Il ne créait rien, il assemblait les débris de nos effondrements pour en faire une mosaïque de verre dont il se parait, un vampire de lyrisme qui se nourrissait de l'humidité de nos yeux pour ne pas mourir de sa propre sécheresse intérieure. Il était un désert de glace cherchant à boire le feu des autres, et chaque flacon représentait une strophe qu'il n'aurait jamais pu écrire seul, un sentiment qu'il était incapable de ressentir sans le voler au derme de ceux qu'il brisait méthodiquement.

Ma propre image se refléta sur la paroi d'une fiole vide, une fiole plus grande, plus ouvragée que les autres, placée au centre exact du cabinet comme un autel attendant son offrande, et je lus mon propre nom, *Céleste*, déjà gravé sur le socle de vermeil. La peur ne fut pas une décharge, mais une caresse lente et suffocante, une sensation de soie qui s'enroule autour du cou, car je sentais, dans la texture de l'air de cette chambre, le désir tactile qu'Adriel éprouvait pour ma douleur. Il ne voulait pas mon corps, il voulait la sève qui coulait de mes doutes, il voulait le goût métallique de mes nuits blanches et l'arôme de brûlé de mes espoirs déçus ; il voulait transformer mes larmes en une encre indélébile qui ferait de lui le poète absolu, celui qui n'a plus besoin de cœur puisqu'il possède celui des autres dans un écrin de cristal.

Une présence se manifesta derrière moi, non par un bruit, mais par un déplacement de la chaleur, une modification imperceptible de la pression atmosphérique qui fit se dresser les petits cheveux sur ma nuque. L'odeur de santal devint soudainement envahissante, se mêlant à celle du sel de Julian, créant un parfum d'une sensualité macabre qui me donna le vertige, tandis que l'ombre d'Adriel s'allongeait sur les étagères de verre, englobant mon propre reflet dans une étreinte d'obscurité. Je n'osais pas me retourner, craignant de voir dans son regard d'acier la satisfaction du collectionneur devant une pièce rare, mais je sentais déjà la pointe imaginaire de sa plume effleurer ma joue, cherchant le sillon où la première goutte d'encre organique allait naître pour venir remplir le vide qui l'habitait. Le silence de la chambre devint une pulsation, un battement de cœur qui n'était plus le mien, mais celui d'une œuvre en

devenir, une ode que nous écrivions ensemble, lui avec sa cruauté de cristal et moi avec l'épuisement de mon âme, jusqu'à ce que mon derme ne soit plus qu'une page blanche et mes yeux, deux puits d'un azur tari, à jamais figés dans la transparence d'un de ses flacons. Sa main, d'une douceur de velours et d'une froideur de marbre, se posa sur mon épaule, et je sus, à la façon dont ses doigts s'enfonçaient dans la laine de mon pull, qu'il ne cherchait pas à me rassurer, mais à mesurer l'épaisseur de la peau qu'il allait bientôt forcer à saigner pour sa propre gloire.

Chapitre 9

Le Sommeil de l'Encre

La chaleur moite de la pièce s'était refermée sur moi comme une paupière lourde, chargée d'une odeur de cire fondue et de poussière séculaire, un parfum de vieux cuir qui semblait s'insinuer sous mes ongles et au fond de ma gorge jusqu'à ce que chaque inspiration devienne un acte de déglutition. Je ne sentais plus la rugosité du tapis sous mes genoux, seulement cette vibration sourde, ce bourdonnement de ruche qui émanait des murs de la Salle des Césures, là où le silence n'est jamais vide mais saturé des cris étouffés des poètes disparus. Mes doigts, engourdis par une léthargie fébrile, ne m'appartenaient plus tout à fait, ils étaient devenus les appendices d'une volonté autre, une force visqueuse et sombre qui coulait dans mes veines à la place de l'oxygène, et je sentais, avec une lucidité terrifiante, le métal froid de la plume gratter la surface de ma conscience avant d'entamer la chair du silence.

Le sommeil n'était pas une absence, c'était une immersion dans une mer d'encre tiède, un fluide amniotique dont le goût métallique de cuivre et de rouille tapissait ma langue, m'étouffant de sa douceur écœurante tandis que les battements de mon cœur se calaient sur le rythme métronomique d'une goutte tombant, encore et encore, sur un parchemin assoiffé. Dans cette pénombre où le temps s'étirait comme une fibre musculaire trop tendue, je voyais des formes se dessiner derrière mes paupières closes, des architectures de mots, des cathédrales de strophes bâties sur des fondations de douleur pure, et je sentais le picotement de chaque lettre qui s'extrayait de mon derme pour aller s'étaler sur le sol de pierre. C'était une naissance et une agonie simultanées, une sensation de déchirement textile, comme si l'on décousait mon âme point par point pour en examiner la trame, pour y chercher la faille, la césure parfaite où la vie bascule dans le vers.

Quand mes yeux s'ouvrirent enfin, l'air me parut d'une froideur de lame, une morsure glaciale qui fit frissonner la sueur collée à mes tempes et le sang qui, je le sentais maintenant, avait séché en croûtes cassantes sur mes avant-bras. La Salle des Césures était baignée d'une lumière d'hiver, une clarté d'albâtre qui rendait les ombres plus denses, plus tactiles, et tout autour de moi, jonchant le dallage de marbre veiné, des rouleaux de parchemin s'étalaient en un chaos organique. Ils ressemblaient à des lambeaux de peau morte, à des mues de serpents dont les écailles auraient été gravées d'une calligraphie hâtive, violente, où l'encre n'était pas noire mais d'un ocre profond, presque brun, exhalant cette odeur ferreuse de boucherie et de roses fanées. Ma main droite tremblait, les phalanges rougies par l'effort, et je portais à mes lèvres mes doigts maculés, goûtant le sel de ma propre fatigue, le goût de l'encre organique qui m'avait traversée.

Je me penchai, le souffle court, le cœur cognant contre mes côtes comme un oiseau captif dans une cage d'os, et mes yeux se posèrent sur les vers que ma main avait tracés dans l'obscurité de la transe. Ce n'était pas mon écriture habituelle, c'était une griffure plus profonde, une entaille dans le papier qui semblait encore palpiter sous la lumière crue de la salle. Les mots ne parlaient pas de moi, ils ne parlaient pas de ma peur ou de ma culpabilité, ils décrivaient une scène vue d'en haut, une perspective céleste et cruelle sur le corps de Julian, là-bas, dans la Grande Bibliothèque. Je lus, et chaque adjectif était une caresse glacée sur ma nuque, chaque verbe une incision précise qui rouvrait des plaies que je n'osais pas nommer.

« L'acier n'a pas chanté lorsqu'il entra dans l'ombre / Mais un soupir de soie a déchiré le soir / Tandis que sur le bois, en un calcul très sombre / Le derme se faisait le temple du savoir. »

La texture des mots était si dense que je pouvais presque sentir le grain de la peau de Julian sous mes doigts imaginaires, cette souplesse qui cède sous la pointe, le craquement infime des fibres que le poème décrivait avec une précision chirurgicale. Les vers parlaient de la symétrie de ses membres, de la façon dont ses bras avaient été

cloués pour respecter l'hémistiche, transformant son agonie en une ponctuation nécessaire à l'équilibre de l'ode. Je voyais, à travers le sang séché sur le papier, l'éclat de ses yeux fixés sur le néant, deux billes de verre dépoli où ne subsistait que le reflet de l'assassin, une silhouette sans visage, une ombre de plume et de fureur. Le texte décrivait le glissement de l'encre dans les sillons gravés sur sa poitrine, la manière dont le liquide chaud remplissait les lettres comme des canaux d'irrigation dans un jardin de supplices, et je sentais l'humidité de cette scène m'envahir, une moiteur de caveau mélangée à la chaleur résiduelle d'un corps qui s'éteint.

Chaque strophe était une pièce du puzzle, une observation détachée, presque tendre, sur la beauté du sacrifice, louant la pureté de la rime finale qui s'inscrivait dans la courbure de son cou, là où la vie s'était échappée en un dernier souffle de pourpre. Je me sentais dédoublée, spectatrice d'un crime que ma main avait documenté avec une dévotion de copiste médiéval, et l'odeur de l'encre sur le sol me semblait maintenant être l'odeur même de Julian, ce mélange d'ambre et de décomposition imminente qui hante les couloirs de l'Académie. Mes doigts effleurèrent le parchemin et la sensation fut celle d'une brûlure, un contact électrique qui fit remonter en moi l'image d'une main tenant le scalpel, d'une main guidée par un rythme si parfait qu'il ne pouvait être qu'inhumain.

Le silence de la salle devint insupportable, rythmé par le craquement des parchemins qui séchaient et se rétractaient, comme s'ils essayaient de se recroqueviller sur les secrets qu'ils portaient. Je savais que si je restais là, les murs finiraient par absorber mon propre sang pour nourrir leurs fresques invisibles, et pourtant, j'étais incapable de bouger, fascinée par la beauté de l'horreur que j'avais libérée. Le goût de fer dans ma bouche se fit plus fort, plus envahissant, et je crus entendre, dans le lointain des couloirs de pierre, le froissement d'une robe de professeur ou le grincement d'une plume sur une page, un écho de cette guerre lyrique qui ne faisait que commencer. Mes yeux restèrent fixés sur la dernière ligne, celle qui clôturait l'alexandrin de chair de Julian, et je sentis une larme, chaude et salée, couler sur ma joue pour venir s'écraser sur le mot « Fin », diluant l'encre rouge en une tache qui ressemblait à une

bouche ouverte, prête à hurler une vérité que je n'étais pas encore prête à entendre.

Chapitre 10

L'Hôte du Poème

L'air dans le cabinet du professeur Voss possédait une densité presque huileuse, une épaisseur de vieux papiers macérés dans la cire d'abeille et le tabac de narguilé qui semblait se coller à ma langue dès que j'entrouvrais les lèvres pour respirer. Je restai sur le seuil, mes doigts s'enfonçant dans la laine rugueuse de mes manches, cherchant dans le grattement sec du tissu contre mes paumes une ancre pour ne pas sombrer dans l'obscurité capitonnée de cette pièce. Voss ne leva pas les yeux de son bureau, un immense bloc de chêne dont les veines semblaient palpiter sous la lumière vacillante d'une lampe à huile, mais je sentis l'odeur de son haleine — un mélange de clou de girofle et de thé noir rance — flotter vers moi comme une invitation empoisonnée. Il y avait dans le silence de ce sanctuaire un poids minéral, le craquement imperceptible des reliures en cuir qui se rétractaient sous l'effet du chauffage, une symphonie de peaux mortes et de mots captifs qui me donnait la nausée. Mes propres veines, sous la transparence d'albâtre de mes poignets, semblaient répondre à ce battement sourd, me dictant un rythme que je ne connaissais pas encore, un alexandrin de sang qui tambourinait contre mes tempes avec la régularité d'un couperet.

« Entrez, Céleste, le froid de l'hiver n'est qu'une illusion de la chair, seul le Verbe possède la chaleur nécessaire pour consumer nos doutes », murmura-t-il d'une voix qui frottait contre mes nerfs comme du papier de verre sur de la soie. Il se leva, et je vis le reflet de sa silhouette s'étirer sur les murs tapissés de manuscrits, une ombre démesurée qui semblait vouloir absorber les derniers lambeaux de lumière. Il s'approcha de moi, et je perçus l'odeur métallique, cuivrée, qui émanait de ses mains, cette fragrance caractéristique de ceux qui manient l'encre organique et le scalpel avec la même dévotion religieuse. Il posa une main sur mon épaule, et le contact fut

d'une tiédeur dérangeante, une chaleur de fièvre qui traversa mon pull pour venir mordre ma peau ; je frissonnai, non de peur, mais d'une sorte de reconnaissance viscérale, comme si mes cellules identifiaient enfin le prédateur qu'elles avaient toujours attendu.

Il me guida vers une alcôve dérobée derrière une tenture de velours si lourd qu'il semblait avoir été tissé avec les cheveux de vierges mélancoliques, et là, sous une cloche de verre, reposait un parchemin qui ne ressemblait à aucun autre. Il n'était pas jaune ou gris, mais d'un rose nacré, presque translucide, avec des pores encore visibles qui semblaient transpirer une rosée de sève amère. « Regardez-le, Céleste, ressentez-en la texture sans même le toucher », dit-il, et je sus alors, au goût de fer qui envahit soudain ma bouche, que ce que je regardais était la dépouille d'un poème qui n'avait jamais été terminé. Voss se rapprocha encore, son souffle chaud venant lécher le lobe de mon oreille, m'apportant les effluves d'une passion morte depuis des décennies, une odeur de roses fanées et de terre humide, celle des tombeaux que l'on refuse de sceller.

C'est alors qu'il commença à parler d'Elle, de cette muse dont le nom même semblait écorcher sa gorge, une femme dont la beauté n'était qu'un prétexte à la métrique, et dont la perte avait laissé dans son existence un vide qu'aucune rime ne pouvait combler. Sa voix se fit plus profonde, plus vibrante, et je sentis chaque mot comme une incision légère sur ma poitrine, un poème de résurrection qu'il cherchait à composer depuis que les vers avaient commencé à saigner sous ses doigts. Il me décrivit comment le Cercle des Mètres n'était qu'un immense alambic destiné à distiller la souffrance humaine pour en extraire l'essence capable de briser le voile de la mort, comment chaque étudiant sacrifié, chaque vers gravé dans la chair de Julian, n'était qu'une note de bas de page dans son grand œuvre. L'horreur de ses paroles s'accompagnait d'une fascination esthétique dont je ne pouvais me défaire ; je voyais les mots sortir de sa bouche comme des fils de soie noire, s'enroulant autour de mes membres, m'entravant dans une toile de génie et de démence.

« Julian n'était qu'un brouillon, un parchemin trop fragile qui a craqué sous le poids du génie », poursuivit-il en caressant doucement le verre de la cloche, ses ongles produisant un crissement qui me fit grincer des dents. « Mais vous, Céleste... votre synesthésie est la clé, votre sang ne se contente pas de couler, il chante. Vous êtes l'Hôte que j'attendais, le réceptacle pur dont la chair saura supporter l'incandescence du Verbe Absolu. » Je sentis mon cœur rater un battement, puis reprendre une course folle, un galop de bête traquée dans une forêt de métaphores. L'idée de devenir ce poème vivant, de sentir les rimes s'imprimer dans ma moelle osseuse et les strophes dévorer mes organes, m'emplissait d'une terreur exquise, une sorte de vertige érotique et macabre. Je m'imaginai déjà, étendue sur la table de la Grande Bibliothèque, ma peau devenant le support de l'ultime élégie, chaque pore de mon corps exhalant l'odeur de l'immortalité et du sang frais.

Il prit ma main, et ses doigts étaient maintenant d'une froideur de marbre, une transition brutale qui me fit tressaillir. Il porta mes jointures à ses lèvres, et je sentis la rugosité de sa barbe, le goût salé de sa propre sueur, tandis qu'il scellait mon destin avec la douceur d'un amant. « Pour qu'elle revienne, pour que la beauté triomphe du néant, il faut un sacrifice qui dépasse la simple mort, il faut une transsubstantiation littéraire. Vous cesserez d'être Céleste, vous deviendrez le Chant. » À ces mots, l'odeur de la pièce changea, passant de la poussière à une fragrance florale étouffante, comme si des milliers de lys s'ouvraient simultanément dans mes poumons, m'empêchant de crier, m'obligeant à accepter l'invasion de ce poème parasite qui commençait déjà à germer dans mon ventre. Je sentais les lettres s'agiter dans mes artères, des majuscules calligraphiées qui griffaient l'intérieur de mes parois, une douleur sourde et rythmée qui m'indiquait que le processus avait commencé, que ma propre vie n'était plus qu'une encre précieuse prête à être versée.

Je regardai mes mains, et il me sembla voir, sous la peau translucide, les mots de Voss s'écrire en filigrane, des veines d'un noir d'encre qui dessinaient des strophes complexes autour de mes os. Le goût de la mort n'était pas celui du vide, c'était celui d'un vieux vin trop sucré, une lourdeur qui engourdissait mon esprit tout en

exacerbant mes sens. Chaque craquement de la boiserie, chaque souffle du vent d'hiver contre les vitres hautes de l'académie, résonnait en moi comme une consonne percutante. Je n'étais plus une jeune femme égarée dans les brumes d'Aristhée ; j'étais devenue la page blanche d'un fou, une chair destinée à être dévorée par la poésie la plus pure et la plus cruelle qui ait jamais été conçue. Voss me lâcha la main et recula, son visage s'effaçant dans la pénombre de l'alcôve, ne laissant apparaître que ses yeux, deux lueurs d'acier qui brûlaient d'une soif de créateur. Je savais que mon temps était compté, que chaque battement de mon cœur consommait une strophe de mon existence, et pourtant, dans cette agonie annoncée, je ressentais une paix monstrueuse, la satisfaction organique de l'œuvre qui touche à sa fin, le soulagement de l'encre qui s'étale enfin sur la soie pour ne plus jamais s'effacer.

Chapitre 11

La Trahison d'Adriel

La neige ne tombait pas, elle s'effondrait en lambeaux de soie glacée, une nappe d'un blanc d'albâtre qui étouffait jusqu'au souvenir du monde, transformant les jardins d'Aristhée en un tombeau de ouate où chaque pas s'enfonçait avec le bruit sourd d'un secret que l'on cherche à étouffer. Je sentais le froid mordre la pulpe de mes doigts, une brûlure sèche et presque sucrée qui rappelait la pointe d'une plume trop neuve, tandis que sous l'épaisseur de mon pull en laine, celle qui grattait ma peau comme une caresse maladroite, le manuscrit organique pulsait contre ma poitrine. Il était là, niché contre mon cœur, une liasse de parchemins qui n'avaient plus rien de végétal, mais qui semblaient tissés de ma propre substance, dégageant une odeur lourde, entêtante, un mélange de musc ancien, de sève de pin et de cette effluve métallique, presque cuivrée, qui ne quitte jamais ceux dont les veines servent d'encriers. L'air que j'aspirais était si pur qu'il me déchirait les poumons, une ponctuation de givre à chaque inspiration, et le silence était tel que je pouvais entendre le sang cogner contre mes tempes, un rythme iambique, obsédant, qui semblait vouloir s'échapper de ma gorge pour s'écrire sur la nappe immaculée à mes pieds.

Soudain, l'obscurité entre les colonnes de marbre du péristyle se déchira, non pas par un mouvement brusque, mais par une altération de l'ombre elle-même, une densité nouvelle qui portait l'odeur du papier jauni et du fer froid. Adriel était là, une silhouette découpée dans l'ébène du soir, dont la beauté aristocratique semblait avoir été sculptée dans un bloc de glace noire, les yeux fixés sur moi avec une intensité qui n'avait plus rien de l'admiration feinte des salons de poésie. Son parfum me parvint avant son premier mot, une fragrance de bergamote amère et de tabac froid, une élégance cruelle qui s'insinuait dans mes narines et me rappelait la morsure de l'acide sur une plaque de gravure. Il ne tremblait pas, lui ; il semblait faire partie de cet hiver,

une strophe de gel au milieu d'un poème de mort.

— Donne-le-moi, Céleste, murmura-t-il, et sa voix n'était plus qu'un froissement de parchemin que l'on déchire, une vibration sourde qui fit tressaillir les cicatrices-poèmes le long de mes avant-bras, les réveillant d'une démangeaison brûlante sous le tricot épais.

Je reculai, mes bottes s'enfonçant dans la neige profonde qui offrait la résistance molle et complice d'un corps sans vie, alors que mon cœur s'emballait, une caisse claire désordonnée dans la symphonie du silence. Je sentais l'encre sous ma peau, cette substance visqueuse et vivante que j'avais puisée au plus profond de mes terreurs, s'agiter, cherchant une issue, voulant répondre à l'appel de celui qui fut mon reflet avant de devenir mon prédateur. La jalousie émanait de lui comme une vapeur toxique, un goût de bile et de cuivre au fond de ma gorge ; il convoitait ce que j'avais enfanté dans la douleur, cette œuvre qui n'était plus un texte, mais une extension de mon système nerveux, un réseau de nerfs transformés en versets.

— Tu ne comprends pas la portée de ce que tu portes, continua-t-il en s'avancant, chaque enjambée étant d'une précision métrique, un dactyle parfait sur le sol gelé. Ce manuscrit n'est pas fait pour ton sang trop pâle, pour tes doutes de petite fille égarée dans les rimes de Julian. Il appartient à celui qui saura le clore, à celui qui n'a pas peur de la tache finale.

Sa main s'éleva, gantée d'un cuir si fin qu'on aurait dit une seconde peau, et je vis l'éclat d'un stylet d'argent, une arme de scribe destinée à ouvrir les veines pour libérer l'inspiration. La peur n'était plus une idée, elle était une texture, une sueur froide qui collait mes cheveux à mes tempes, un frisson qui parcourait mon échine comme une pointe de métal le long d'une harpe. Le jardin n'était plus un refuge, il devenait le théâtre d'une joute où les mots n'avaient plus besoin d'être prononcés pour blesser. Je sentis sa volonté s'abattre sur moi, une pression atmosphérique qui sentait l'encre de chine et le soufre, une attaque lyrique qui cherchait à briser les digues de ma raison

pour s'emparer de mon trésor organique.

Il bondit, et ce fut comme si l'hiver lui-même se jetait sur moi. Le choc fut feutré, étouffé par la neige, mais je ressentis chaque articulation de son corps contre le mien, une dureté d'os et de muscles tendus par l'envie. Ses doigts se refermèrent sur mon épaule, et à travers le tissu de mon pull, je perçus la chaleur prédatrice de sa paume, un contraste violent avec le gel environnant. Ses mains cherchaient, fouillaient, griffaient la laine pour atteindre le précieux fardeau, et dans ce corps-à-corps désespéré, nos souffles se mêlaient en un seul nuage de vapeur, un brouillard de mots inachevés et de cris retenus. L'odeur d'Adriel m'assaillait, un mélange de menthe glaciale et de la sueur âcre de celui qui sait qu'il trahit, une amertume qui me montait au nez et me faisait monter les larmes aux yeux.

— Lâche-le, Céleste, souffle-t-il contre mon oreille, ses lèvres effleurant mon lobe avec une douceur de rasoir. Ne me force pas à te découper pour lire ce qui s'y cache.

Je sentis la pointe du stylet percer mon vêtement, une piqûre minuscule, presque insignifiante, mais qui envoya une décharge électrique à travers tout mon être. L'encre en moi hurla. Dans un sursaut de survie, je ne cherchai pas à le repousser physiquement, mais à libérer le flux qui dormait dans le manuscrit. Je me concentrai sur la sensation de la page contre mon ventre, sur l'humidité des rimes encore fraîches qui imprégnaient le papier. Je visualisai chaque voyelle comme une goutte de poison, chaque consonne comme une épine. La neige autour de nous sembla se soulever, portée par une bourrasque qui ne venait pas du ciel, mais de la puissance évocatrice de ma propre souffrance.

Un tourbillon de flocons, aussi tranchants que des éclats de verre, s'éleva entre nous, et je sentis la prise d'Adriel se relâcher un instant, ses yeux s'écarquillant devant la manifestation physique de ma prose. Les vers que j'avais écrits, ceux qui parlaient de la crucifixion de Julian et du vide sidéral de l'Académie, semblaient s'incarner dans le froid, formant des filaments d'ombre qui lacéraient l'air. Le goût dans ma bouche

changea, devenant celui d'un vin vieux dont on aurait oublié le sucre pour n'en garder que l'astringence, une sensation de velours râpeux sur la langue.

Je réussis à me dégager, mes mains tremblantes serrant le manuscrit contre moi comme un enfant blessé, et je vis Adriel reculer, une entaille fine barrant sa joue aristocratique, d'où perlait une goutte de sang si sombre qu'elle paraissait être de l'encre pure. Il porta ses doigts à la blessure, et pour la première fois, je vis une faille dans son masque d'acier ; ce n'était pas de la douleur, mais une extase malsaine, la satisfaction d'avoir enfin goûté à la substance de mon génie.

— Tu vois, Céleste, murmura-t-il en léchant le liquide noir sur ses phalanges, sa voix n'étant plus qu'un murmure de soie mouillée. Nous ne faisons qu'un. Ta douleur est ma métrique. Ta peur est ma rime.

Le jardin semblait s'étirer, les arbres se courbant comme des points d'interrogation au-dessus de nous, leurs branches chargées de neige ressemblant à des doigts squelettiques prêts à nous arracher nos secrets. Je savais que la joute ne faisait que commencer, que ce champ de bataille blanc n'était que la première page d'un chapitre sanglant. L'odeur de la neige n'était plus celle de la pureté, elle avait le parfum de la poussière de craie et de la chair que l'on excise pour en extraire la vérité. Chaque battement de mon cœur était une ponctuation finale que je refusais de poser, une résistance organique face à la cruauté de celui qui avait été mon pair. Je restais là, pantelante, le goût du fer dans la bouche et la chaleur du manuscrit irradiant contre mon flanc, alors que dans l'ombre, Adriel se préparait à la prochaine strophe, ses yeux brillant d'une lueur d'incendie dans cette nuit de cristal. La neige continuait de tomber, recouvrant nos traces, effaçant le passage du temps pour ne laisser que l'essentiel : le verbe, la chair, et le sang qui les unit dans une étreinte fatale.

Chapitre 12

L'Apocalypse Verbale

L'air dans l'Amphithéâtre des Plaintes était saturé d'une odeur de poussière millénaire et de sueur froide, un parfum âcre qui collait à ma gorge comme une membrane de parchemin humide, tandis que le silence, lourd et poisseux, semblait peser de tout son poids sur mes épaules voûtées. La main du professeur Voss s'abattit sur mon épaule, une pression sèche, dépourvue de toute chaleur humaine, évoquant la texture d'un cuir trop tanné ou d'une écorce de bouleau mort, et il me poussa vers le pupitre d'acajou dont le bois sombre luisait d'un éclat huileux sous la lumière vacillante des lustres. Chaque pas que je faisais sur le sol de pierre froide résonnait dans ma poitrine, non pas comme un son, mais comme un impact sourd, une vibration pourpre qui se propageait dans mes veines et faisait tressaillir les cicatrices-poèmes de mes avant-bras, ces vers gravés dans ma chair qui semblaient soudain s'animer, s'étirer et réclamer leur part d'oxygène. Sous mes doigts tremblants, le bord du pupitre était rugueux, marqué par les griffures de ceux qui m'avaient précédée, et je pouvais presque goûter l'amertume de leur peur, une saveur de bile et d'encre ferreuse qui envahissait mon palais alors que je baissais les yeux sur les feuillets étalés devant moi.

Voss se tenait derrière moi, son souffle fétide, chargé de l'odeur de tabac froid et de vieux livres moisissés, effleurant ma nuque, et sa voix, un murmure de papier froissé, m'ordonna de commencer, de libérer le Verbe, de laisser la plaie s'ouvrir enfin pour que l'harmonie naisse du chaos. Je sentis le premier mot se former au fond de ma gorge, une masse dense et brûlante comme un charbon ardent, et quand mes lèvres s'entrouvrirent, ce ne fut pas un son qui s'échappa, mais une déchirure, une vibration si pure et si violente qu'elle sembla cisailer l'air même de la pièce. Soudain, les plaques de cuivre fixées aux murs, ces noms de poètes défunts et de génies sacrifiés,

commencèrent à luire d'un éclat cuivré, presque liquide, et un bourdonnement monta des profondeurs du bâtiment, un chant de métal supplicié qui se changea bientôt en un hurlement choral, des milliers de voix désincarnées qui s'engouffraient dans les interstices du réel. La texture de l'espace autour de moi se modifia, devenant visqueuse, élastique, comme si les murs de l'amphithéâtre se transformaient en une paroi organique, une peau immense et translucide qui respirait au rythme de mes propres battements de cœur, de plus en plus erratiques, de plus en plus lourds.

Je voyais les noms gravés se tordre, les lettres de cuivre s'étirant comme des membres disloqués, et l'odeur du métal chauffé à blanc remplaça celle de la poussière, un goût de sang et d'ozone inondant ma bouche alors que je luttais pour ne pas sombrer sous le poids de cette symphonie atroce. Chaque syllabe que je prononçais devenait une incision invisible dans la trame de l'air, et je sentais la réalité s'effiloche, les fibres du temps se dénouant autour de nous comme les fils d'un vieux pull en laine que l'on tire jusqu'à l'absurde. Les visages des autres étudiants, massés dans l'ombre des gradins, n'étaient plus que des taches pâles, des masques de cire fondant sous la chaleur d'un incendie invisible, et leurs souffles, synchronisés par la cadence de mes vers, formaient un brouillard épais qui s'enroulait autour de mes chevilles comme une caresse fangeuse. Les hurlements des plaques de cuivre n'étaient plus des cris de douleur, mais des invitations, des rimes qui cherchaient leur écho dans ma propre carcasse, et je sentais l'encre indélébile sur mes phalanges pulser, devenir chaude, liquide, s'infiltrant sous mes ongles pour rejoindre le flux de ma vie intérieure.

Ma vision se troubla, se teintant de la couleur du vin renversé et de la rouille, alors que le sol sous mes pieds semblait perdre sa solidité, devenant une surface mouvante, un océan de versets liquides où chaque mot était une vague prête à m'engloutir. Je n'étais plus Céleste, je n'étais plus qu'un canal, un instrument de chair et de nerfs tendus jusqu'à la rupture, vibrant sous l'archet d'une puissance qui me dépassait et qui exigeait tout de moi, chaque goutte de ma sueur, chaque frisson de ma peau, chaque lambeau de ma mémoire. La présence d'Adriel, quelque part dans cette pénombre

hurlante, était une ancre de glace, un point de froid absolu dans ce brasier sensoriel, et je cherchais son regard, espérant y trouver une fin, un point final à cette phrase qui s'étirait jusqu'à l'insoutenable. Mais le chaos verbal ne connaissait pas de repos, les noms sur les murs continuaient de crier leurs secrets, des secrets qui sentaient la chair brûlée et le jasmin fané, des secrets qui s'enroulaient autour de ma langue comme des serpents de soie.

L'acoustique de la pièce était devenue une créature vivante, une gueule béante qui mâchait mes paroles avant de les recracher sous forme de décharges électriques, faisant se dresser les poils de mes bras et parcourant mon échine d'un frisson de velours et d'acier. Je ne savais plus si je lisais ou si j'étais lue, si j'écrivais ou si j'étais écrite, car la distinction entre mon corps et le texte s'était évaporée dans cette apocalypse de sens et de sensations. Le goût du fer se fit plus intense, une pression insupportable s'accumula derrière mes globes oculaires, et chaque battement de mon cœur résonnait désormais comme le coup de marteau d'un artisan gravant l'éternité dans le marbre de mon être. Le Verbe était là, il m'habitait, une présence organique et dévorante qui transformait mes doutes en certitudes sanglantes, mes silences en cris de cuivre, et je sentis, dans un ultime spasme de conscience, que la frontière entre la poésie et la mort n'avait jamais été aussi mince, aussi fragile qu'une feuille de papier de soie déchirée par le vent d'un hiver qui ne finirait jamais.

Chapitre 13

Le Verbe Absolu

L'air de la Grande Bibliothèque s'était figé, se transformant en une substance dense, presque gélatineuse, qui portait en elle l'odeur entêtante du vieux papier humide, de la poussière de marbre et de cette pointe métallique, âcre et chaude, qui ne pouvait appartenir qu'au sang fraîchement versé. Ma gorge, nouée par une émotion qui ne m'appartenait déjà plus tout à fait, laissa échapper la première syllabe du poème final, et ce son ne fut pas une simple vibration de l'air, mais une déchirure physique, une incision de soie dans le silence ouaté de l'hiver d'Aristhée. Le mot avait le goût du cuivre et de la mûre écrasée, une saveur de sous-bois et de fin de monde qui tapissa mon palais tandis que mes lèvres s'entrouvraient pour libérer le flux. À chaque respiration, la laine trop large de mon pull frottait contre mes avant-bras, irritant les cicatrices-poèmes qui s'éveillaient, palpitantes, comme si chaque strophe gravée dans ma chair cherchait à rejoindre sa source. Je vis alors les murs s'effacer, non pas comme une illusion qui se dissipe, mais comme une peau qui pèle, révélant derrière les rayonnages de chêne une trame de réalité faite de filaments d'encre noire et de lueurs d'argent.

Au centre de ce tourbillon de sens, Julian apparut, ou plutôt ce qu'il restait de lui : une architecture de lumière et de deuil, ses membres crucifiés par des versets invisibles, chaque muscle de son corps d'albâtre vibrant sous la pression d'un alexandrin qui refusait de mourir. Son image n'était pas fixe, elle oscillait comme le reflet d'une chandelle dans une eau trouble, et je pouvais sentir, presque toucher, la texture de son âme, une étoffe de velours usé, tachée par l'amertume d'un génie trop tôt sacrifié. À ses côtés, l'amour de Voss flottait comme une vapeur ambrée, une chaleur de foyer qui s'étirole, emprisonnée dans les boucles calligraphiques d'une rime qui n'avait jamais trouvé sa conclusion. C'était une vision organique, presque

obscène de beauté, où les sentiments les plus purs étaient pétris comme de la glaise par une force occulte, une volonté poétique qui exigeait son tribut de souffrance pour atteindre la perfection. L'encre sur mes doigts, cette tache indélébile qui me marquait jusqu'aux os, commença à ramper sous ma peau, une sensation de fourmillements glacés, de milliers de petites pattes d'araignée parcourant mes veines pour remonter vers mon cœur, m'apportant les souvenirs de Julian, ses doutes de papier mâché et ses espoirs de cendre.

Je sentais le poids du Verbe Absolu peser sur ma langue, une masse de plomb et de miel qui demandait à être expulsée, à être incarnée dans le monde des vivants au prix d'une rupture irréversible. Mon regard, embrumé par des larmes qui avaient la viscosité de l'huile, se posa sur Adriel, dont la présence à mes côtés était une ancre de fer froid, une silhouette d'acier et de jais qui semblait absorber toute la lumière ambiante. Sa peau, d'une perfection de statue, dégageait une odeur de neige et de tabac froid, une élégance cruelle qui m'attirait autant qu'elle me répugnait, et je percevais le battement de son cœur, un rythme sec, métronomique, qui exigeait la clôture, le point final, peu importe le sang versé. Puis il y avait Voss, dont la détresse m'arrivait par vagues de chaleur humide, une odeur de terre battue et de sueur honnête, un homme dont l'amour était devenu une prison de mots, un poème inachevé qui lui rongait les entrailles. La réalité se fragmentait, les pages des livres volaient autour de nous comme des oiseaux blessés, leurs bords tranchants frôlant mes joues, et dans le chaos de cette joute lyrique où chaque silence était une agonie, je compris que le vers ne se terminerai pas de lui-même.

Le Verbe Absolu était une bête affamée qui exigeait une ponctuation de chair, une offrande pour sceller l'éternité dans le marbre de l'Académie. Si je choisissais Adriel, je brisais la perfection de la forme, j'immolais cette beauté aristocratique qui n'avait de sens que dans la domination du texte, et je sentais déjà sous mes doigts la texture de sa peau se transformer en parchemin friable. Si je choisissais Voss, j'étouffais le dernier vestige d'humanité, je transformais son amour en une métaphore stérile, un goût de fiel et de rose fanée qui hanterait les couloirs d'Aristhée pour les siècles à

venir. Et si c'était moi ? Si je laissais l'encre finir son voyage, si je permettais à ces filaments noirs de saturer mon cœur jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un encier de chair, je deviendrais le poème, une existence de papier et de cris, évanouie dans la blancheur de la page. Ma poitrine se soulevait, le rythme de mon souffle s'accordant malgré moi à la cadence de la récitation, une mélodie lancinante qui faisait vibrer les vitraux de la bibliothèque jusqu'à la brisure.

Le goût du fer devint insupportable, une inondation métallique dans ma bouche tandis que je prononçais l'avant-dernier mot, un adjectif qui avait la douceur d'un linceul de soie. Je voyais les visages de mes compagnons se déformer, leurs traits se brouiller sous l'effet de la puissance évocatrice de ma voix, comme si mes paroles redéfinissaient la structure même de leurs atomes. Julian, dans sa cage de versets, tendit vers moi une main de brume, ses doigts effleurant les miens avec la légèreté d'un regret, et je sentis une décharge de froid absolu traverser mon bras, une morsure de glace qui pétrifia mes muscles. Les ombres s'étiraient, devenant des griffes d'encre qui déchiraient le tapis de laine, et l'odeur du néant, ce vide sans parfum et sans saveur, commença à envahir l'espace, dévorant les senteurs d'hiver et de vieux bois. Le choix n'était plus une pensée, c'était une pression physique dans mon abdomen, un nœud de racines et de ronces qui se resserrait à chaque battement de cil, me forçant à regarder en face la monstruosité de la création.

Adriel fit un pas vers moi, sa main gantée de cuir noir se posant sur mon épaule, une pression ferme qui sentait le pouvoir et la certitude, et je crus voir dans ses yeux d'acier une lueur de défi, une invitation à la destruction mutuelle. Voss, à genoux, n'était plus qu'un sanglot de terre et de larmes, sa vulnérabilité m'atteignant comme une caresse de laine rugueuse sur une peau brûlée, un rappel déchirant de ce que nous étions avant que les mots ne nous dévorent. Le Verbe Absolu pulsait maintenant derrière mes dents, une syllabe unique, finale, terrifiante, qui contenait en elle le poids de toutes les trahisons et de toutes les beautés du monde. Mes doigts tachés se crispèrent sur le vide, cherchant une dernière fois la chaleur d'une peau vivante avant de basculer dans l'abstraction pure, et je sentis mon propre sang battre contre mes

tempes comme un tambour de guerre, une rime riche de vie prête à se sacrifier pour l'autel de la poésie. Je fermai les yeux, laissant la synesthésie m'emporter une dernière fois, voyant la musique de ma voix se transformer en un ruban de pourpre et d'or qui s'enroulait autour des coeurs présents, attendant l'impact, attendant la chute, attendant que la ponctuation sanglante vienne enfin libérer les âmes piégées dans l'encre de nos vers.

Chapitre 14

Le Sacrifice du Maître

L'air de la Grande Bibliothèque n'était plus qu'une masse compacte, saturée par l'odeur métallique du sang qui séchait sur les dalles et le parfum entêtant, presque écœurant, de l'encre de Chine dont les vapeurs me piquaient la gorge comme un acide trop pur. Je sentais le Verbe Absolu vibrer contre le palais, une boule de feu froid qui avait le goût du fer et de la cendre, une syllabe unique qui demandait à naître pour déchirer le silence sacré de l'Académie. Devant moi, Voss attendait, sa silhouette découpée contre les rayonnages d'ébène, et je pouvais voir la pulsation frénétique de sa carotide sous la peau de son cou, un mouvement animal qui contrastait avec la rigidité de sa posture de maître. Il voulait la vie éternelle, il voulait que mes vers le recousent, qu'ils fassent de son corps une rime éternelle, une strophe d'or capable de défier la putréfaction du temps, et je sentais la chaleur de son attente m'envelopper comme un manteau de laine trop lourde, une pression étouffante qui cherchait à guider ma main. Mes doigts, tachés jusqu'aux phalanges d'un noir violacé qui semblait s'être infiltré sous mes ongles pour rejoindre mon propre flux sanguin, tremblaient imperceptiblement tandis que je levais la plume, cette pointe d'acier qui allait devenir le scalpel de sa destinée.

Je voyais les mots flotter dans l'air, des filaments de lumière pourpre et de fumée grise, la synesthésie transformant chaque lettre en une texture précise, le 'A' rugueux comme une pierre ponce, le 'S' glissant comme de la soie mouillée, et je savais que l'alexandrin qu'il attendait devait se clore sur une voyelle ouverte, un cri de naissance, une explosion de lumière. Mais au moment où l'encre toucha le papier, au moment où la fibre du vélin, douce et souple comme une peau de nouveau-né, accueillit la première goutte de liquide noir, quelque chose en moi se brisa, un rouage secret qui refusait de servir de moteur à sa vanité. Au lieu de la césure attendue, au lieu de

l'équilibre parfait qui aurait dû sceller sa résurrection, je laissai ma main dériver, imposant au vers une cassure brutale, un hiatus béant qui avait l'amertume du fiel et la sécheresse du sable. Je ne cherchais plus la lumière, je cherchais l'Oubli, cette absence de couleur, ce goût de papier mâché qui envahit soudain ma bouche alors que je traçais les signes de sa fin. Le rythme changea, passant d'une marche triomphale à un trébuchement sourd, une métrique boiteuse qui résonna dans la salle comme le battement d'un cœur qui s'arrête, et je vis l'expression de Voss se figer, ses yeux d'acier s'écarquillant alors que le pouvoir du rituel, détourné de sa course, commençait à refluer vers lui.

La transformation ne fut pas une explosion, mais une lente et atroce déshydratation organique, un processus silencieux où la chair semblait perdre sa substance pour devenir une matière fibreuse, sèche et friable. Je regardais, fascinée et horrifiée, la peau de son visage se ternir, prenant la teinte jaunâtre d'un vieux manuscrit oublié dans une cave humide, tandis que des ridules profondes, pareilles à des lignes de texte serrées, se gravaient instantanément sur son front et ses joues. L'odeur de l'homme, ce mélange de musc et de tabac froid, disparut, remplacée par le parfum âcre et poussiéreux des bibliothèques incendiées, une odeur de cellulose brûlée qui me monta à la tête comme un vin frelaté. Ses mains, autrefois si agiles pour manipuler les plumes et les cœurs, se raidirent, les doigts se soudant entre eux pour former des plaques de carton rigide, et je crus entendre le craquement sourd des fibres qui se rompaient sous la pression de cette métamorphose forcée. Il essaya de parler, de hurler peut-être, mais de sa bouche ne sortit qu'un nuage de fines particules noires, des confettis de mots avortés qui flottaient dans la lumière des bougies avant de retomber sur le sol comme une neige de deuil.

Ses vêtements semblèrent se fondre dans son corps, le tissu de son uniforme devenant un papier sombre, texturé, marbré de veines d'encre qui pulsaient une dernière fois avant de se figer dans une immobilité de statue. Il n'était plus un homme, il n'était plus même une créature de chair ; il était devenu une stèle de papier noirci, une œuvre de fiction ratée, un poème dont on aurait arraché la fin. Je m'approchai, mes pas ne

faisant aucun bruit sur le tapis de poussière qui commençait déjà à recouvrir les dalles, et j'étendis la main pour effleurer ce qui avait été son épaule. La sensation fut étrange, à la fois douce comme du velours ancien et coupante comme le tranchant d'une page neuve, une surface sèche qui aspirait toute l'humidité de ma peau au contact. Sous mes doigts, la matière était froide, dépourvue de la moindre vibration de vie, et je sentis une tristesse infinie m'envahir, une mélancolie qui avait le goût du plomb et la couleur de l'eau de pluie.

Soudain, sans qu'un souffle d'air ne vienne agiter l'atmosphère pesante de la bibliothèque, une fissure apparut sur son front, une ligne blanche qui tranchait le noir profond de son nouveau derme de papier. Puis une autre, sur sa poitrine, là où son cœur aurait dû battre, et le silence fut rompu par un froissement délicat, le son de milliers de pages que l'on tourne fébrilement dans une pièce vide. La statue commença à s'effriter, des lambeaux de papier noir s'en détachaient pour tomber en spirales lentes vers le sol, révélant le vide immense qu'il y avait à l'intérieur, une absence totale de substance, comme si Voss n'avait jamais été fait que de mots et d'ambition. Ses membres se désintégrèrent les uns après les autres, se transformant en une pluie de débris carbonisés qui recouvraient mes chaussures, une poussière de lettres mortes qui semblaient murmurer des secrets inaudibles en touchant le sol. Je restai là, immobile, le souffle court, sentant le Verbe Absolu se dissoudre dans ma propre salive, laissant derrière lui un arrière-goût de réglisse et de fer, une vacuité qui me faisait presque mal physiquement.

Il ne resta bientôt plus de lui qu'un tas de cendres de papier, une colline de détritrus littéraires au milieu de laquelle brillait encore, par intermittence, l'éclat d'une rime orpheline. Je me sentais vidée, mes propres muscles semblant aussi lourds que des reliures de cuir mouillé, tandis que le froid de l'hiver perpétuel de l'Académie s'engouffrait enfin dans la salle par les vitraux brisés, apportant avec lui l'odeur de la neige et de la terre gelée. La guerre lyrique s'était tue, les joutes oratoires n'étaient plus que des échos lointains, et je réalisai, avec une clarté brutale, que le prix de ma liberté était ce silence assourdissant, cette page blanche que je venais de créer au cœur

du chaos. Je fermai les yeux, laissant mes doigts glisser sur la table où l'encre avait fini de sécher, savourant la texture rugueuse du bois sous ma peau, cherchant dans cette sensation tangible un ancrage pour mon esprit qui dérivait dans l'abstraction de l'acte commis. Le monde n'était plus qu'une odeur de papier froid et le battement sourd de mon propre sang dans mes oreilles, une ponctuation finale qui marquait la fin de l'oppression et le début d'une solitude aussi vaste qu'une bibliothèque sans livres.

Chapitre 15

Le Point Final

Le silence n'était pas une absence de bruit, mais une matière épaisse, une laine grise et étouffante qui se déposait sur les boiseries sculptées de la Grande Bibliothèque, s'infiltrant dans les pores de ma peau comme une poussière de siècles oubliés. Dans cet air raréfié, l'odeur de l'encre de Chine, âcre et légèrement métallique, luttait contre le parfum de la cire d'abeille froide et le relent douceâtre du papier en décomposition, une alliance de senteurs qui me rappelait sans cesse le goût du sang que j'avais gardé sur la langue pendant toute la durée de la joute. Adriel était là, assis sur le sol de marbre dont la fraîcheur devait lui mordre les cuisses, mais il ne semblait plus rien ressentir, son corps n'étant plus qu'une enveloppe de parchemin froissé, vidée de sa substance. Ses yeux, autrefois deux éclats d'acier capables de trancher la volonté la plus ferme, n'étaient plus que des puits de vide, des ornières sèches où l'émotion ne parvenait plus à sourdre, et je voyais, au rythme saccadé de sa cage thoracique, combien chaque inspiration lui pesait, comme s'il avalait des tessons de verre invisible. Sa voix, cet instrument qui avait fait trembler les voûtes de l'Académie, n'était plus qu'un souvenir lointain, une résonance éteinte, et le voir ainsi, privé de son verbe, me donnait l'impression de contempler une statue brisée dont les morceaux auraient été recollés avec une colle trop fragile. Je m'approchai de lui, le frôlement de mon pull en laine contre mes bras irrités produisant un crépitement sourd, un son organique qui paraissait démesurément fort dans cette atmosphère de crypte. Mes doigts, définitivement marqués par cette encre noire qui s'était insinuée jusque sous mes ongles et dans les ridules de mes articulations, tremblaient légèrement tandis que je tendais la main vers son épaule, mais je m'arrêtai avant de le toucher, craignant que le simple contact de ma chair ne le réduise en cendres. La texture de l'air entre nous était chargée de tout ce que nous n'aurions plus jamais besoin de dire, une densité électrique qui me picotait les tempes et me soulevait le cœur, me rappelant la saveur

amère de la trahison et la douceur empoisonnée de notre ambition commune. Je sentais mon propre pouls battre contre mes tempes, un tambourinement sourd, irrégulier, qui semblait vouloir s'échapper de ma poitrine pour rejoindre le rythme de la neige qui commençait à s'écraser contre les vitraux, de grands flocons lourds et humides qui ne faisaient aucun bruit mais dont je devinais la mollesse glacée.

Je me détournai finalement de lui, le mouvement de mes hanches faisant bruisser le tissu de ma jupe avec un soupir de soie qui mourut aussitôt dans l'immensité de la salle, et je commençai ma marche vers la sortie, mes pas résonnant avec une netteté douloureuse sur les dalles froides. Chaque foulée m'éloignait du sanctuaire et de l'horreur, et pourtant, je portais en moi le poids de chaque vers que nous avons saigné, une charge invisible qui me courbait les épaules et me donnait l'impression d'avoir l'estomac rempli de plomb fondu. Les couloirs de l'Académie d'Aristhée me parurent plus étroits, les murs de pierre suintant une humidité qui sentait la terre mouillée et le salpêtre, une odeur de caveau qui s'accrochait à mes vêtements comme une main suppliante. Je passai devant les portraits des anciens maîtres, leurs regards de peinture craquelée semblant me juger, mais leurs visages ne m'évoquaient plus que des masques de cire dont le parfum de térébenthine m'écœurerait. Mes mains, ces outils de création et de destruction, me semblaient étrangères, deux bêtes noires et tachées que je ne parvenais pas à frotter assez fort pour en effacer le souvenir de la peau de Julian, cette texture de vélin chaud sur laquelle j'avais tracé l'irréparable. En atteignant le grand vestibule, le froid de l'hiver perpétuel s'engouffra par les portes entrouvertes, une gifle de givre qui me purifia les poumons de l'air vicié des bibliothèques et m'apporta l'odeur sauvage des sapins et de la glace vive. C'était un parfum honnête, brutal, qui me fit monter les larmes aux yeux, des larmes qui brûlaient mes joues avant de geler instantanément dans la brise mordante.

Je franchis le seuil de l'institution, mes bottes s'enfonçant dans la neige fraîche avec un craquement de sucre cristallisé qui me fit tressaillir, et je m'arrêtai un instant pour contempler l'immensité blanche qui s'étendait devant moi, un désert de pureté qui semblait vouloir avaler tous nos péchés de lettrés. Le vent soulevait des volutes de

poudreuse qui dansaient autour de moi comme des fantômes de strophes inachevées, et je sentis le froid mordre mes cicatrices-poèmes sur mes avant-bras, une douleur sourde et lancinante qui me rappelait que j'étais encore en vie, que mon corps était encore capable de ressentir autre chose que l'abstraction des mots. Le Verbe Absolu, cette puissance terrifiante que j'avais fini par toucher du bout de mes doigts tachés, reposait maintenant au fond de moi, une perle de nuit logée dans mon plexus, irradiant une chaleur sombre qui me consumait lentement de l'intérieur. C'était un goût de miel noir et de cendre, une vibration constante qui réclamait d'être libérée, d'être couchée sur le papier pour embraser le monde, mais je fermai les yeux, serrant les poings jusqu'à ce que mes ongles s'enfoncent dans la chair de mes paumes, savourant la douleur physique comme un rempart contre la folie lyrique. Je ne l'écrivais jamais, je le savais alors que je marchais vers la grille de fer forgé dont le métal gelé semblait vouloir m'emprisonner une dernière fois dans son étreinte de rouille et de froid. Je refusais de redevenir l'instrument de cette beauté carnassière qui exigeait que l'on s'écorche l'âme pour une rime parfaite, et ce refus me donnait une force nouvelle, une sensation de légèreté paradoxale malgré le fardeau que je transportais.

En quittant l'enceinte de l'Académie, je ne me retournai pas pour voir les tours de pierre s'effacer dans le brouillard laiteux, préférant me concentrer sur la sensation de mes pieds sur le sol inégal, sur le craquement des branches mortes sous le poids de la neige et sur le sifflement du vent dans mes oreilles qui remplaçait avantageusement le tumulte des vers. L'odeur du monde extérieur était vaste, faite de résine, de vent du nord et de cette solitude minérale qui n'appartient qu'aux sommets, et je l'aspirai à pleins poumons, laissant le froid engourdir mes pensées jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le rythme de mon cœur, ce métronome organique et têtu qui battait pour lui-même, sans besoin de ponctuation. Mes mains resteraient noires, un stigmate permanent de mon passage dans l'ancre du génie et de la cruauté, une parure d'ombre que je porterais comme un deuil ou comme une armure, selon les jours. Je savais que dans le silence de mes nuits à venir, le Verbe Absolu tenterait de remonter à la surface de ma gorge, de se transformer en souffle, en cri, en poème, mais je l'étoufferais dans

la douceur de la laine et dans la chaleur de ma propre peau, préférant le mutisme à la perfection sanglante. La neige continuait de tomber, recouvrant mes traces de pas avec une patience infinie, effaçant le chemin que j'avais parcouru comme on rature une ligne maladroite sur un manuscrit, et dans ce grand effacement blanc, je trouvai enfin la paix, une paix qui avait le goût de l'eau glacée et la texture de l'oubli. Le monde n'avait plus besoin de mes mots, et moi, je n'avais plus besoin de son écho, car dans le creux de mon silence, j'avais enfin trouvé la seule vérité qui valait la peine d'être vécue, une vérité qui ne se disait pas, qui ne se gravait pas, mais qui se ressentait dans le frisson d'un corps qui refuse de se briser. Je m'enfonçai dans la brume, une silhouette d'encre sur un fond de neige, emportant avec moi le secret d'une poésie qui ne saignerait plus jamais sur le papier, car elle avait enfin trouvé son repos dans le sanctuaire de ma chair silencieuse.

FIN

Merci d'avoir lu "Quand Nos Vers Saignent"

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)